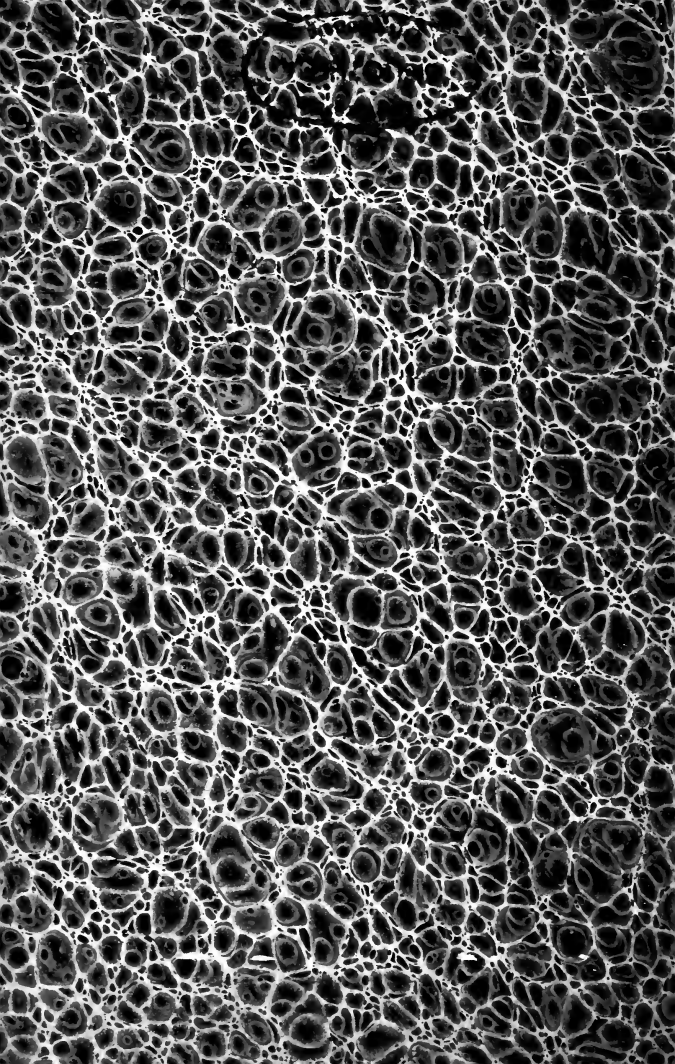
U d'/of OTTAWA
39003002549177



GEO. MANENS
GHENT.

POÉSIES

DIVERSES.

Tout exemplaire non revêtu de la signature de l'auteur sera réputé contrefait, et le débitant poursuivi selon la rigueur des lois.

IMPRIMERIE DE P.-M. DE VROOM.

POÉSIES

DE

CHARLES FROMENT.

TOME SECOND.

Bruxelles,

GALAUD ET LEJEUNE FILS, LIBRAIRES,

RUE NEUVE, sn 5, nº 280.

1826.

Universitas
BIBLIOTHECA
Oltaviensis

PQ
2256
.F48A17
1826
v.2

CHANSONS.

CADET BUTEUX

AU CONGRÈS.

CADET BUTEUX AU CONGRÈS.

PRÉFACE.

AIR : Allons, Babet, un peu de complaisance.

Vous savez tous q' j'avais pour secrétaire
Un gros garçon qui s' nomme Désaugiers.
Comm' ses refrains, j'aimais son caractère;
C'était vraiment la fleur des chansonniers.
Mais queu chang'ment! il d' vient bête; il d'vient triste;
Chacun le r'garde, et s'demande : est-c' bien lui?
Bref, le voilà, d'puis qu'il est royaliste,
Maussade et blanc, comme un bonnet de nuit.

AIR : Du lendemain.

J' lui disais hier : « Veux-tu m' croire,
Mets mon voyage en chansons;

J' te promets, outre la gloire,
L' meilleur vin des Porcherons ».
Mais d'un' façon peu civile,
Il m'répond : vœux superflus !
J' suis directeur du Vaud'ville,
Je n'chante plus.

AIR : Des Visitandines

Je n' suis point d'ailleurs ton affaire,
T'es libéral, Cadet-Buteux.
Moi, vois-tu ben, J'ne l'suis plus guère,
Béranger t' conviendrait bien mieux.
D'un chacun sa muse est goûtée ;
Je l' prendrais, lui dis-je, à l'instant ;
Mais c'est un chien d'indépendant
Qui n'écrit pas sous la dictée.

AIR : Lise épouse l' beau Gernance.

Eh ! bien, j' changerai d'système,
Je m' dicterai-z-à moi-même.

Foin de toi-z-et d' ta couleur;
T'es si blanc q' tu me fais peur.
J' m'en vais, sans délai ni r'mises,
Fair' mon récit ingénu;
Au moins, si j' dis des sottises,
Je n' dirai que c'que j'ai vu.

AIR : De la république, de Béranger.

J'ai vu jouer des comédies,
Des mélodram', des opéra,
Des ballets et des tragédies,
Des congrès, j' n'ai jamais vu ça.
Je suis las d'ces rois sans empire,
Au sceptre de carton ou d'bois;
J'en veux voir qui n' sont pas pour rire
Et dont les sceptres ont le poids.

AIR : J'ai vu partout dans mes voyages.

Vive l'concile de Vérone,
Où chaque évêq', russe ou germain,

Au lieu d' mître porte une couronne,
Au lieu d' crosse a le sceptre en main.
Dans ce concil' diplomatique,
A l'index on met les nations;
Et l' pays le plus hérétique
En craindrait encor les *canons*.

AIR : Aussitôt que la lumière.

C'est décidé : coût' qui coûte,
J' loue un âne, et j' mont' dessus;
J'mets à fair' cet' petit' route
Cinq mois et queuq' jours en sus.
Autour de nous chacun s'presse,
Et s' dit, en nous r'gardant d' près :
C'est queuq's envoyés d' Gonesse,
Qui vienn' prendr' place au congrès.

AIR : Une fille est un oiseau.

Comm' j'entrons, la douane ouvrait
La mall' du grand diplomate,

D'Metternich l'aristocrate;
Or, voici c' qu'ell' contenait :
Du jujub' contre les rhumes,
Cinq à six bottes de plumes,
D' Machiavel dix volumes,
Un' pair' de fort bons rasoirs,
Un paquet de vieilles chartes,
Un' douzain' de jeux de cartes,
Deux canifs et huit grattoirs.

Air : Du major Palmer.

Drès le lend'main je m'installe
Sous un' table en tapinois,
Au beau milieu de la salle
Où s' tenait l' sabbat des rois.

D'abord chacun s' considère,
D'un air malin et subtil,
Et s' demande avec mystère :
« Eh bien ! comment ça va-t-il ? »

On dit : « Vous êt' trop honnête ,
Je m' porte cahin-caha ; »
Ou bien : « J'ai mal à la tête ;
Mais j'espèr' que ça s' passera. »

Puis v'là qu'un grand silenc' règne ;
Et Metternich, en secret,
De sa poch' tire un p'tit peigne,
Et s' démêle le toupet.

Dans un' longue rêverie
Chateaubriant absorbé
S' croit encore, je l' parie,
Au bord du Meschacébé.

J' vis aussi dans la séance
Mathieu, c' chevalier féal,
Qui de la tribun' de France
A fait un confessionnal.

Caraman, devant un' glace,
Se caressait le jabot,

Et, souriant avec grâce,
Paraissait dir' : « Que j' suis beau ! »

Au roi de N*** en cachette;
A*** dit : « Bonjour,
Papa, votr' barb' n'est pas faite. »
L'aut'répond : « C' n'est pas mon jour ».

A Wellington qui sommeille,
L'roi de Prusse dit : « Breton,
Prends un' prise, ça réveille;
Prends, te dis-je, c'est du bon. »

J'me dis : « m' prendrait-on pour dupe? »
Mais enfin, v'là qu'est fini;
Et l' congrès tout d' bon s'occupe....
D' la musiqu' de Rossini.

Air : Des Visitandines.

Tout empesté d'une odeur d'ambre,
Qui dans l' salon se répandait,
J' m'en retourne dans l'antichambre;

C'est là que l' vrai congrès s' tenait.
Là chaqu' opinion s'développe;
Chaq' faquin émet son avis,
Comme autant d' docteurs réunis
Pour tâter le poulx à l'Europe.

AIR : de Marcellin.

L'un dit qu'elle a trop d'embonpoint,
Ainsi q' Monsieur Bellard l'enseigne;
Un autre à son avis se joint,
Et prétend qu'il faut qu'on la saigne;
Sti-là dit que d' parler, d'agir
All' a des d' mangeaisons étranges,
Et que pour mieux la contenir
Il faut des bâillons et des langes.

AIR : A Paris, à Londre, à Rome.

Maugrebleu, mon sang bouillonne;
« Messieurs, leur dis-je, halte-là;
Je n' veux pas qu'on me bâillonne,
J'aim' trop à chanter pour ça.

Qu'on m' fustige ou qu'on m' dénonce,
J'ai les princip' roturiers;
Et quant au maillot, j'y r'nonce
Tout comme à mes p'tits souliers. »

AIR : Te souvient-il, disait un capitaine.

Goddem, Milord, l' grand seigneur me fait peine,
Reprend un autr', et c'est trop discuter;
Des Grecs il faut bien reserrer la chaîne:
Un peuple mort n' doit pas ressusciter.
Que de Candie on chante la conquête,
Et des exploits sans cesse renaissant:
L'roi d'A*** a juré sur sa tête
De soutenir la gloire du croissant »

AIR : Des visitandines.

— « J' crois que l' turban est légitime,
Répart alors monsieur Jeouffroi;
Mais F*** q' son peuple opprime,
Ne l'est pas moins q' lui, selon moi.

Les Turcs, sont de bons royalistes,
Qu'il faut venger : c'est mon avis ;
Mais en secourant les Dervis,
N'faut pas oublier les Trappistes.

AIR : Muse des bois.

« L'Espagn' ? réponds-je, elle est par trop coriace,
On n' la mang' pas comm' cela d'un coup-d'œil :
Dans c' beau pays q' d'un peu loin on menace,
D'plus brav' que vous n'ont trouvé qu'un cercueil.
Pour recevoir les troup' mal avisées,
Qui dans ces lieux sans gloir' viendraient mourir,
N'y a pas besoin qu' des tombes soient creusées,
Ell' sont tout' prêt's ; il n'y a qu'à les rouvrir. »

AIR : La bonne Aventure.

J' n'avais pas fini qu' l'un d'eux
D'un soufflet m' régale ;
Et, pour rendre entre nous deux
La partie égale,

Vandales, Germains et Goths
S' mett'nt à m' tomber sur le dos :
La bonne habitude,
O Gué !
La bonne habitude !

AIR : De Marianne.

J' m'échappe en criant : « Par Saint-George !
C'est toi, Cadet, qui l'as voulu ! »
Et j'quitte à l'instant ce coup' gorge
Étonné, honteux et moulu.
J' mont' sur mon âne
Qui, Dieu me damne,
N' partageait pas mon dépit libéral ;
Car c'te gross' bête,
Secouant la tête,
Se mit à brair' d'un ton sentimental ;
Il m' portait avec répugnance,
Si bien qu'aux soupirs qu'il poussait,
On voyait bien qu'il délaissait
Un pays d' connaissance.

AIR : Du roi d'Yvetot.

J'sors de Véron' comm' j'y suis v'nu :
Dieu ! qu'un congrès c'est drôle !
C'est un dram' où c' qu'il est conv'nu
Qu' personn' n'saura son rôle.

. . . . . .

Et que j'm'en veux d'm'êtr' mis en frais
Exprès !
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
J'croyais un congrès plus beau qu'ça,
Là là.

Ces messieurs (1) suiv'nt un mauvais ch'min
Et l'on dirait, ce m'semble,
A les voir tous s' t'nir par la main,
Qu'ils veul' tomber ensemble.
C' n'est pas moi qui les ramass'rai,

---

(1) Monsieur Jeouffroi et autres jockeys diplomatiques.

Et par terr' quand je les verrai,
J'rirai :
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
J'croyais un congrès plus beau qu'ça,
Là là.

JE M'EN SOUVIENS.

JE NE M'EN SOUVIENS PAS.

JE M'EN SOUVIENS.

JE NE M'EN SOUVIENS PAS.

AIR : Du vaudeville des deux Edmond.

Au passé voulez-vous sourire,
Amis, gardez-vous bien de dire,
A propos des maux et des biens :
Je m'en souviens.
Du bonheur regrettant l'absence,
Gardons-en bien la souvenance ;
Mais disons des maux d'ici-bas :
Je ne m'en souviens pas.

« Vous souvient-il, dame Gertrude,
» Que votre âme inflexible et rude

» Dédaignait de tendres liens? »
— « Je m'en souviens. »
— « Mais vous souvient-il du bocage
» Où, certain soir, durant l'orage,
» Lubin de près suivit vos pas? »
— « Je ne m'en souviens pas. »

Aux jours purs de ton innocence,
Combien j'aimais, ô ma Clémence,
Tes beaux yeux fixés sur les miens!
Je m'en souviens;
Mais Clémence ingrate et parjure,
D'un vil temple prêtresse impure,
Pour l'or a vendu ses appas;
Je ne m'en souviens pas.

Sermens qu'on fait à sa patrie,
Sermens qu'on fait à son amie
Pour resserrer de doux liens,
Je m'en souviens;

Sermens qu'aux tyrans, aux coquettes,
On fait pour presser leurs défaites,
Zéphir, tu les emporteras;
Je ne m'en souviens pas.

ON N'ENTRE PLUS.

ON N'ENTRE PLUS.

Dans certain dortoir littéraire
Pour avoir droit de sommeiller,
Vous savez qu'il fallait naguère
Du talent, fût-il roturier.
Maintenant on change de note :
Esprit, talent sont superflus ;
Sans parchemin, ou sans calotte,
On n'entre plus.

Vers le repaire (1) jésuitique
D'où l'on glapit contre Calvin,
Frère Frappart et sœur Monique
Marchaient, se tenant par la main ;

(1) Allusion à la suppression de la société soi-disant catholique.

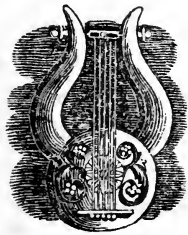
Mais quelle fureur les transporte,
Quand on leur dit : « Fils de Jésus,
» Le bon-sens a fermé la porte ;
» On n'entre plus. »

De Melpomène et de Thalie
Je gagnais le temple hier soir,
Des vers sublimes d'Athalie
Déjà m'enivrant en espoir;
Mais las! dans mon dessein j'échoue;
Car on me dit : « Vœux superflus !
» Il est cinq heures : Talma joue ;
» On n'entre plus. »

Autrefois (triste souvenance)
Espagnol, Français et Germain,
De notre pays sans défense
Tour-à-tour prenaient le chemin.
Qu'ils cherchent ailleurs des esclaves ;
Garde à vous, Messieurs les intrus!

Nous avons du fer et des braves ;
On n'entre plus.

Long-tems le laurier de la gloire
Fut cueilli sans peine et sans frais ,
Et dans le temple de mémoire
On entrait avec des couplets.
Aujourd'hui ce ne n'est plus l'usage,
Et par l'ordre exprès de Phœbus ,
Avec un si léger bagage
On n'entre plus.



LE SACRE DE CHARLES IX.

LE SACRE DE CHARLES IX.

CHANT D'UN SOUS-DIACRE.

Air : Faut d'la vertu, pas trop n'en faut.

Sacristain, vîte un surplis neuf!
Je cours voir sacrer Charles-Neuf.

Ce roi de joyeuse espérance,
Qu'à l'autel nous accompagnons,
Va jurer d'avoir pour la France
L'amour qu'il porte à ses mignons.
Sacristain, vîte un surplis neuf!
Je cours voir sacrer Charles-Neuf.

O jour pour nous rempli de charmes!
Du peuple qui suit, chapeau bas,

Voyez-vous dix mille gendarmes
Aiguillonner les doux ébats.
Sacristain, vîte un surplis neuf!
Je cours voir sacrer Charles-Neuf.

Mais, chut! le voilà qui s'approche;
Huguenots, pâlissez d'effroi!
C'est pour nous que sonne la cloche,
Pour vous tintera le beffroi.
Sacristain, vîte un surplis neuf!
Je cours voir sacrer Charles-Neuf.

Que j'aime la face sereine
De ce roi, chrétien s'il en fut,
Qui, comme un lapin de garenne,
Tire un hérétique à l'affût.
Sacristain, vîte un surplis neuf!
Je cours voir sacrer Charles-Neuf.

L'entendez-vous, d'une voix fière,
Dire au successeur de Remi :

Je chérirai la France entière.....
Après la Saint-Barthélemi.
Sacristain, vite un surplis neuf!
Je cours voir sacrer Charles-Neuf.

Qu'il soit béni, quoiqu'il combine!
Béni soit-il dans son courroux!
Bénis soient de sa carabine,
Le canon, la balle et les coups.
Sacristain, vite un surplis neuf!
Je cours voir sacrer Charles-Neuf.

Cette fiole où le saint-chrême
Mitonne dès l'éternité,
Contient plus que la vertu même:
Elle contient l'impunité.
Sacristain, vite un surplis neuf!
Je cours voir sacrer Charles-Neuf.

Du haut des cieux, riante et belle,
Pour mieux favoriser leurs tours,

Descendit une colombelle,
Qui dit aux rois : Soyez vautours!
Sacristain, vîte un surplis neuf!
Je cours voir sacrer Charles-Neuf.

Quelque devoir qu'il ose enfreindre,
D'huile une fois bien barbouillé,
Il ira se coucher, sans craindre
Le remords, qui tient éveillé.
Sacristain, vîte un surplis neuf!
Je cours voir sacrer Charles-Neuf.

Il peut, sans qu'on se formalise,
Jouir de tout en liberté;
Car le fils aîné de l'église
En fut toujours l'enfant gâté.
Sacristain, vîte un surplis neuf!
Je cours voir sacrer Charles-Neuf.

VOILA POURQUOI

J'AI DÉSERTÉ.

VOILA POURQUOI

J'AI DÉSERTÉ.

Mes chers amis, vous connaissez mon crime;
Bien que l'honneur voulût guider mes pas,
De Mont-au-ciel abjurant la maxime,
J'ai du mousquet débarrassé mon bras.
En faction, seul et mélancolique,
J'aurais, la nuit, compromis ma santé;
De longs sommeils m'attendaient en Belgique:
Voilà pourquoi j'ai déserté.

Que sais-je encore? A l'Espagne opprimée
Rendant son chef qu'emprisonnait la loi,
Il m'eût fallu, dans le gros de l'armée,
Exterminer un peuple, au nom d'un roi;

Il m'eût fallu d'une main fanatique
Devers Cadix frapper la liberté.
L'indépendance animait la Belgique :
Voilà pourquoi j'ai déserté.

Pour Frayssinous, jugez de mes alarmes,
Il m'eût fallu, grenadier capucin,
M'agenouiller en présentant les armes,
Quand vers Mont-Rouge il se rend le matin;
Il m'eût fallu, d'une voix séraphique,
Dire, avant boire, un *bénédicité;*
La tolérance égayait la Belgique :
Voilà pourquoi j'ai déserté,

Pauvre soldat, dans cette chambre auguste
Où le pouvoir se tait devant les droits,
Où doit pâlir le Roi qui fut injuste,
Où doit veiller la majesté des lois,
Mon caporal, d'une voix énergique,
M'eût dit peut-être : Empoigne un député;

Les députés sont libres en Belgique:
Voilà pourquoi j'ai déserté.

Tout enchanté des discordes qu'il sème,
Et dans Paris répandant son poison,
Le bon Franchet, qui ne veut pas qu'on s'aime,
Aux vrais amis prêche la trahison.
Depuis long-tems j'aimais un ciel propice,
Où tout respire et candeur et gaîté,
Où l'amitié ne craint pas la police:
Voilà pourquoi j'ai déserté.

LA BARQUE D'HYMEN.

LA BARQUE D'HYMEN.

Le vent fraîchit ; et la voile est tendue ;
Gais passagers, la barque vous attend !
Ils vont tenter une mer inconnue ;
O doux zéphir, ne sois pas inconstant !
Couple chéri, qu'un tendre amour assemble,
Joyeux d'espoir, en vous donnant la main,
Montez tous deux, tous deux voguez ensemble,
Voguez en paix sur la barque d'hymen.

Ce ciel d'azur déployé sur vos têtes,
En souriant, vous prédit le bonheur ;
Mais croyez-moi : non moins que les tempêtes
Du calme plat redoutez la langueur.
Qu'autour du mât, incessamment bourdonne
Des frais désirs le vigilant essaim,

Et que jamais Cupidon n'abandonne
Le gouvernail de la barque d'hymen!

Pour échapper aux périls du voyage,
A fond de câle enfermez les soucis;
Si par hazard survenait un orage,
Serrez-vous bien, pour n'être point transis:
Des nuits d'hiver redoutez l'influence,
Car on a vu, le fait est trop certain,
Maint voyageur, faute de prévoyance,
Mourir de froid dans la barque d'hymen.

Il vient un temps où l'errante nacelle
Touche l'empire habité par la mort.
A ce moment, heureux l'époux fidèle
Qui, le premier, peut entrer dans le port!
Mais que le ciel à jamais vous rassemble!
Et sur la rive, en vous donnant la main,
Le même jour, élancez-vous ensemble,
Élancez-vous de la barque d'hymen.

L'AMOUR ET L'HYMEN.

L'AMOUR ET L'HYMEN.

ÉPITHALAME.

A l'ombre d'un myrte sauvage
Dont l'hiver a séché les fleurs,
L'ennui gravé sur son visage,
L'Hymen rêvait à ses malheurs;
Et prolongeant sa sombre veille,
Obsédé de tourmens jaloux,
Frissonnait, en prêtant l'oreille
Au chant sinistre des coucous.

La jonquille, fatal emblême,
Sur son front s'unit aux pavôts;
La langueur au front toujours blême
Le suit, les yeux à-demi-clos;

Près d'elle vient la défiance,
Qu'accompagnent les noirs soupçons;
Et le Dieu dans sa main balance,
Un sceptre chargé de glaçons.

Voilà que dans la forêt sombre
Un jour plus doux a pénétré:
Vainqueur de l'hiver et de l'ombre,
L'amour vient, des jeux entouré:
Puisque le hasard nous rassemble,
Dit à l'Hymen l'enfant gâté,
Unissons désormais ensemble
Et ton aplomb et ma gaîté.

Hymen répond au dieu frivole:
Je consens fort à nous lier,
Et de grand cœur, à ta parole
Je voudrais, hélas! me fier.
Mais tes promesses tiendront-elles?
Car je l'avouerai sans détour,

Je t'entends ; mais je vois tes ailes.
Détache-les, répond l'amour.

En revanche, avec confiance
Tu suivras aussi mes leçons ;
Je bannirai de ta présence
Et la langueur et les soupçons.
Tu jouiras du privilége
Que j'ai de porter un bandeau,
Et ma main secouera la neige
Que je verrai sur ton manteau.

DITHYRAMBE PARISIEN.

DITHYRAMBE PARISIEN

ADRESSÉ A

MAZURIER, PARTANT POUR LONDRES.

L'AUTEUR AVAIT EU L'AVANTAGE DE L'APPRÉCIER LA VEILLE DANS LE ROLE DU SINGE JOCKO.

AIR : T'en souviens-tu.

SINGE charmant, machine idolâtrée,
Des fiers Gaulois et l'amour et l'orgueil,
Toi, qui permets à la France éplorée
De rire encore à deux pas du cercueil ;
Pour toi je prie ; et ma reconnaissance
Adresse au ciel ces vœux et ce discours :
Dieu protecteur du salut de la France,
A Mazurier conserve de longs jours !

Quand, de concert, un Villèle, un Corbière,
Vont maltraitant Apollon et Plutus;
Tandis que l'un souffle exprès la lumière,
Afin que l'autre empoigne les écus;
Le soir arrive, heureux dans ma souffrance,
Pour me distraire à toi seul j'ai recours....
Dieu protecteur du salut de la France,
A Mazurier conserve de longs jours!

Il est trop vrai que la pâle industrie
Cherche un Colbert et ne le trouve pas;
Il est trop vrai que l'ardente Ibérie
Va de nouveau calciner nos soldats.
Mais je te vois; l'aimable indifférence
D'un noir penser détournera le cours;
Dieu protecteur du salut de la France,
A Mazurier conserve de longs jours!

Qu'importe à moi que la France enchaînée,
Priant un ciel qu'on ne peut attendrir,

Honteusement par les cheveux traînée,
Courre à l'abyme où son nom doit périr
Si l'Éternel, tout plein de déférence,
En ses malheurs lui garde un tel secours:
Dieu protecteur du salut de la France,
A Mazurier conserve de longs jours!

Quand j'aperçois Polichinel-Vampire,
Il me souvient du ministre gascon
Qui, dans la France, où le crédit expire,
De Terrai-Deux mérita le beau nom;
Je les compare; et crois que l'excellence
Un peu plus cher nous fait payer ses tours:
Dieu protecteur du salut de la France,
A Mazurier conserve de longs jours!

Que m'a-t-on dit? l'ingrat nous abandonne!
J'ai vu s'enfuir la Victoire et les Arts;
Un front sublime abdiquer la couronne;
Et s'incliner de nobles étendards;

Contre la honte armé de tolérance,
Quand mes plaisirs sont menacés, j'accours:
Dieu protecteur du salut de la Erance,
A Mazurier conserve de longs jours;

Tout mon pays sait mon patriotisme,
Et je prétends le chérir comme il est:
Je veux pour lui le joyeux vandalisme
D'un Attila qui souffre le ballet.
Je veux Corbière, étouffant la science,
Mais protégeant le *vampire* et ses tours....
Dieu protecteur du salut de la France,
A tous les deux conserve de longs jours!

LES FRANCS-MAÇONS.

LES FRANCS-MAÇONS.

Plats sermons, plats réquisitoires,
Tour-à-tour, nous ont foudroyés :
Plats-pieds de robe et d'humeur noires,
Tour-à-tour, se sont fourvoyés.
Contre nous laissons-les combattre ;
N'ont-ils pas d'ailleurs leurs raisons ?
Des gens qui veulent tout abattre
Doivent-ils souffrir les *maçons* ?

Que veut notre ordre détestable ?
Quels sont nos articles de foi ?
Égalité, devant la table,
Égalité, devant la loi :
Pitié, pour les pauvres chaumières,
Respect, pour les nobles maisons,

Pour toutes deux, force lumières :
Voilà le vœu des *francs-maçons*,

On dit qu'ennemis des couronnes,
Des rois nous percerons le flanc,
Que nous renverserons les trônes,
Avec nos poignards de fer-blanc.
Et pourtant, d'un joug tyrannique,
Au premier appel du clairon,
J'ai vu le trône et la Belgique
Délivrés par un *franc-maçon*.

Oui ce héros dont la vaillance,
Au prix de son sang généreux,
De notre jeune indépendance
Cîmenta l'édifice heureux,
De notre allégresse loyale
Il daigne adopter l'unisson;
Et tenir dans sa main royale
L'humble équerre du *franc-maçon*.

Pardon, mes bons prêcheurs de France,
Des vers que je chante aujourd'hui ;
Pardon : mais ce saint-là, je pense,
Vaut bien qu'on prêche un peu pour lui.
Désormais ma bouche est muette ;
Boileau, je suivrai ta leçon :
Je voulais devenir poète ;
Redevenons plutôt *maçon*.

FABLES.

LE VILLAGEOIS

ET

LES ABEILLES.

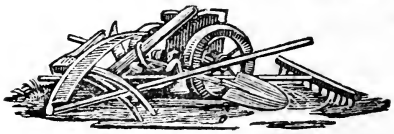
LE VILLAGEOIS

ET

LES ABEILLES.

« — D'un murmure séditieux
Pourquoi fatiguer mes oreilles?
Disait un jour à ses abeilles
Lucas, manant brutal, ignorant, paresseux;
Mais qui, grâce à la vigilance
Du peuple industrieux soumis à son pouvoir,
Tout fier d'une oisive opulence,
S'enivrait du matin au soir.
« — De nous votre grandeur se raille,
Répond une abeille à l'instant;
Bourdonner, est-ce un mal si grand?
Je murmure, il est vrai, seigneur; mais je travaille. »

Grands du jour, qu'un seul mot aigrit,
Dans vos prétentions mettez plus de mesure;
Et souffrez du moins le murmure
De l'abeille qui vous nourrit.



L'HUILE ET LE VINAIGRE.

L'HUILE ET LE VINAIGRE.

Côte à côte, enfermés dans leur prison de verre,
L'un et l'autre arrivés tout frais
De Provence et d'Orléanais,
Huile et vinaigre, hier (croyez-moi : j'écoutais),
Se querellaient pour se distraire.

— « Je ne connais point de rival;
Et de mes hauts-faits historiques
Tite-Live a fourni les preuves authentiques.
Auxiliaire d'Annibal,
J'ai prêté mon secours à son noble courage
Des Alpes je brisai les flancs,
Et vengeant l'univers de ses fers insolen
J'ouvris l'Italie à Carthage. »

La fille du pâle olivier
Répond : « Que m'importe l'histoire?
Quant à moi, c'est la Bible, avant tout, qu'il faut croire:
David, sans ma liqueur, n'eût été qu'un ânier.
Dans ce siècle philosophique,
Devant le maître-autel de Rheims
Je fais encor des souverains :
A leur auguste front j'imprime un sceau mystique :
Car, pour le Français, dégoûté
De six siècles de royauté,
Où crimes et malheurs arrivaient à la file,
L'antique légitimité
Est un mets un peu sûr, qu'il faut arroser d'huile. »

Et déjà s'échauffaient leurs contestations;
Quand Gertrude à la fin, cuisinière entendue,
Mit d'accord les deux champions,
Et s'en empara sans façons,
Pour arroser une laitue.

Tonsurés et mondains se disputent le pas:

De sots raisonnemens vient la longue enfilade ;
Mais le trépas est la salade
Où vont s'engloutir leurs débats.

LA ROSE

ET

L'IMMORTELLE.

LA ROSE

ET

L'IMMORTELLE.

Dans un verger rempli de fleurs,
J'apercevais la rose auprès de l'immortelle :
L'une étalait sa verdure éternelle,
L'autre ses brillantes couleurs.
Dans une illusion charmante,
Mon cœur les animait et leur donnait des sens ;
Bientôt de sa tige odorante
J'entendis la première exhaler ces accens :

« Hélas ! que mon sort est à plaindre !
Le même jour me voit naître et mourir ;
Un rayon de soleil suffit pour me flétrir ;

Et du zéphir léger ma vie à tout à craindre.
Mais vous, enfant chéri des dieux,
Vous existez long-temps, ô fleur trop fortunée;
Votre éternel printemps charme toujours les yeux.
Ah! que je porte envie à votre destinée! »

« Revenez, croyez-moi, d'une fatale erreur,
Lui répondait tristement son amie.
Le bonheur n'est jamais dans une longue vie.
Elle meurt bientôt votre fleur;
Oui, mais elle est toujours chérie.
L'amour vous cueillant de sa main,
Vous donne à la beauté, votre plus noble image;
Vous expirez près de son sein,
Et votre rapide destin
De votre bonheur est le gage.
Vos jours, plus longs, seraient plus orageux:
Des froids hivers l'horrible violence
Et des autans le souffle impétueux
Viendraient flétrir votre existence:
Ah! votre sort est plus heureux!

Oui, dis-je en m'éloignant, une courte carrière
Est le plus beau présent de la Divinité;
La coupe de l'humanité
A l'homme est trop souvent amère.
Heureux l'enfant qui meurt à son berceau,
Et qui de sa course éphémère
N'emporte, en mourant, au tombeau
Que les baisers et les pleurs de sa mère!

L'ENFANT ET L'ORTIE.

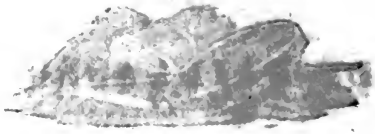
L'ENFANT ET L'ORTIE.

Au printanier enclos d'un jardin parfumé,
Un jeune et bel enfant, par un beau ciel de mai,
Trottant et s'arrêtant tour-à-tour et sans causes,
Poursuivait, dans l'azur, les papillons errans,
Égarait au hasard ses pas indifférens,
Ou sur de frais gazons éparpillait les roses.
Mais une fleur nouvelle a frappé ses regards.
Il voit près du velours de ses feuilles bien vertes,
Des fleurs d'un pur albâtre, et récemment ouvertes...
Il s'approche, soudain voilà dix mille dards
Lancés contre sa main.... Il se lamente et crie :
Cette fleur, c'était une ortie.
— Qu'on avait là plantée?—Eh! mon Dieu, non; chacun
Sait trop que le chardon, ainsi que l'importun,
Race éternelle et parasite,

Pour fleurir quelque part, n'attend pas qu'on l'invite ;
En ce monde où tout est mêlé,
Ce qui déplaît toujours arrive de soi-même.
Le sot vient sans être appelé ;
Le chardon croît, sans qu'on le sème;
Cette digression m'égarerait plus loin
Que mon enfant crirait encore.
De tels cris s'entendraient du couchant à l'aurore.
Rustaut, le jardinier, accourt, et dans un coin
L'aperçoit ; et l'enfant de lui conter sa peine,
De lui montrer sa main, toute humide de sang :
« Moi pourtant, disait-il, je n'y touchais qu'à peine,
D'un doigt craintif et caressant ».
Rustaut ne répond point ; mais dans ses doigts il crache,
S'approche en riant de la fleur,
La saisit, l'empoigne et l'arrache
Sans compliment et sans douleur.

Dans l'étroit sentier de la vie
Vous rencontrerez mainte ortie,
Maint critique aux mille aiguillons.

Caressez-les : gare alors la piqûre.
Sachez les aborder, ferme dans votre allure,
Vous verrez que l'égratignure
Ne s'attache jamais qu'à la main des poltrons.



LE TAPIS

ET

LE PAILLASSON.

LE TAPIS

ET

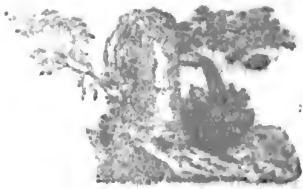
LE PAILLASSON.

Je ne sais trop quelle aventure
M'avait conduit hier chez certain brocanteur;
Ce n'était pas, pourtant, je vous assure,
Pour y recomposer ma toilette un peu mûre
Que je m'y rendais..... foi d'auteur!
Là, dans une arrière-boutique,
Le paillasson modeste et l'orgueilleux tapis,
Tous deux, en attendant pratique,
A l'écart se trouvaient tapis.
Ce dernier, d'humeur féodale,
Ancien hôte d'un grand salon

Fuyait de l'humble paillasson
La société triviale.
En pareil lieu la vanité
Me surprit fort ; car dans la vie ,
Où donc trouver l'égalité,
Si ce n'est à la friperie ?
Or, le tapis disait, d'un ton de voix hautain :
« Toi t'égaler à moi ! qui t'a rendu si vain ?
Toi qu'un rustre a tissu d'une paille grossière ,
Qui reçois tout au plus la boue et la poussière
Qui tombent des pieds d'un vilain ,
Et moi qu'on vit naguère au faubourg Saint-Germain ;
Moi que les Gobelins jadis ont fait éclore ;
Moi qu'aux beaux jours de ma grandeur ,
Dans ses plus forts accès respectait même encore
La pituite d'un commandeur ;
Moi sur qui chaque soir bondissait en cadence
D'un marquis, beau danseur , l'élégant escarpin,
Et que foulait chaque matin
La pantoufle d'une excellence ! »
— « Bien différent est notre emploi,

Mon frère ; il faut que j'en convienne ,
Reprit le paillasson : je suis de bonne foi ,
Ta place est le salon : l'antichambre est la mienne ;
Mais cependant, qu'il t'en souvienne,
On te foule aux pieds comme moi. »

Canaille au vain orgueil livrée ,
Rampant dans l'antichambre, ou rampant dans les cours,
Ne disputez donc plus, croyez-en mes discours ,
Sur la couleur de la livrée.



L'ARAIGNÉE.

L'ARAIGNÉE.

Tapie à l'ombre et sans témoin,
Guéter le moucheron volage;
Tendre ses filets dans un coin,
Sauf à voir briser son ouvrage;
Sucer quelque insecte chétif
Qui dans les réseaux s'embarasse,
Tandis que le bourdon rétif
Y vient tomber, les brise et passe;
Puis, après tant de longs travaux,
Mourir obscure et dédaignée.....
Je viens de peindre en peu de mots
La vieille fille et l'araignée.

FRAGMENS

ET

TRADUCTIONS.

ART POÉTIQUE

D'HORACE.

Note.

Cette traduction déjà publiée était complète. Elle eut dans le temps deux éditions; les passages remplacés par des points sont ceux que l'auteur se propose de revoir.

ART POÉTIQUE D'HORACE.

. . . . . .

. . . . . .

Le peintre et le poète, admis également
Au privilége heureux d'oser impunément,
Savent tous que le dieu du pinceau, de la lyre,
En approuvant l'audace, interdit le délire.
Gardez-vous d'allier dans le même tableau
Et l'aigle à la colombe, et le tigre à l'agneau;
Que jamais, dans vos vers, la nouveauté bizarre
N'unisse les objets que la raison sépare.
Souvent un maigre auteur, en sa stérilité,
Veut d'un lambeau de pourpre orner sa pauvreté;
Et, fier d'un luxe faux que la raison condamne,
Nous décrit tour-à-tour le temple de Diane,

Et le ruisseau qui fuit sous des ombrages verts,
Et l'écharpe d'Iris rayonnant dans les airs,
Et le Rhin de ses flots promenant la menace.
Riches tableaux, d'accord; mais sont-ils à leur place?
Peintre! tu dois m'offrir de débris entouré,
Luttant contre la mort d'un bras désespéré.
A quoi bon ce cyprès, penché sur le rivage?
Doit-il intéresser le peuple à mon naufrage?

. . . . . .

. . . . . .

Qu'à l'unité toujours le sujet se ramène.
Souvent l'amour du beau loin du but nous entraîne.
L'un des mots superflus craint la profusion,
Et nous rend les martyrs de sa précision;
L'autre veut être neuf, et deviendra bizarre;
Craintif, on est rampant; confiant, on s'égare.
Tel, énervant ses vers que sans cesse il polit,
S'épuise à se lécher et croit qu'il s'embellit.
Ainsi, d'un vain désir chacun d'eux est victime,
Et du gouffre échappé court tomber dans l'abîme.

. . . . . .

Souvent des mots entre eux l'habile assortiment
Donne aux termes vieillis un nouvel agrément.
Mais, si pour toi la langue infertile ou rebelle
Refuse à ta pensée un mot qui la révèle,
Auteur, franchis la borne; et, sage novateur,
Du terme qui te manque ose être créateur.
Que l'audace et le goût, entre eux d'intelligence,
Du langage à propos secourant l'indigence,
Conduisent jusqu'à nous par de légers circuits
Des mots grecs d'origine et dans Rome introduits.
Quoi ! courbant les auteurs sous un joug inutile,
Et du droit de Plautus déshéritant Virgile,
Les Romains d'aujourd'hui défendraient aux neveux
De grossir les trésors laissés par leurs aïeux !
Ennius enrichit la langue maternelle :
A mon tour aujourd'hui ne puis-je rien pour elle,
En la dotant d'un mot qu'en vain l'on y cherchait,
Si l'usage consent d'y graver son cachet?
Voyez, au sein des bois ravagés par l'automne,
L'arbre qu'à chaque instant une feuille abandonne :
Celle qui, la première, a décoré son front,

La première, en tombant, vient joncher le vallon.
Ainsi périt d'un mot la vigueur et la grâce.
Un jeune successeur aussitôt le remplace,
De sa fraîcheur paré, brillant d'attraits nouveaux.
Ainsi la mort efface et l'homme et ses travaux.
Soit qu'à l'abri des vents, de l'onde prisonnière
Il ouvre à ses vaisseaux l'enceinte hospitalière ;
Soit que son bras actif, desséchant les marais,
Change leur sein fangeux en opulens guérets ;
Soit qu'un fleuve, entraîné loin des bords qu'il inonde,
Détourne le courroux de son eau vagabonde :
Tout meurt. Ces mots brillans périront à leur tour,
Et les termes flétris refleuriront un jour.
Telle est la loi suprême; ainsi le veut l'usage,
Arbitre, magistrat et tyran du langage.

. . . . . .

. . . . . .

C'est peu que la beauté, sans ce charme flatteur
Qui sait d'un doux lien enchaîner l'auditeur.
Vois comme à cet attrait le cœur humain conspire :

Le sourire empressé vient répondre au sourire;
L'œil se mouille en voyant des yeux mouillés de pleurs.
Toi qui viens sur la scène étaler tes douleurs,
Veux-tu me voir soudain partager tes alarmes?
Mes larmes vont couler, mais montre-moi tes larmes
Ou si ton désespoir s'épuise en vains transports,
Spectateur détrompé, je ris, ou je m'endors.
. . . . . .
. . . . . .

.... Tu n'iras point dessiner au hasard
L'adolescent fougueux et le grave vieillard,
Dave, au maintien fripon, et le héros d'Athène:
La servile nourrice et l'altière Romaine,
Le marchand vagabond et le simple fermier,
De l'enclos paternel laboureur casanier,
Les enfans de Colchos et ceux de l'Assyrie:
Distingue tout, le rang et l'âge et la patrie.
. . . . . .
. . . . . .

Si tu m'offres Achille, offre-le tout entier,
Intrépide, fougueux, inexorable, altier;

Que contre l'équité son orgueil se soulève
Et livre tous les droits au tranchant de son glaive.
Peins Ixion perfide, Ino toujours en pleurs,
Oreste enseveli dans ses longues douleurs;
Montre Io fugitive et Médée implacable.
Un héros inconnu paraît-il dans la fable,
D'un crayon ferme et sûr retrace-le d'abord,
Et qu'avec son portrait il soit toujours d'accord.
Toutefois, en quittant le sentier populaire,
Créateur hasardeux d'un être imaginaire,
Crains de ne présenter à nos yeux indécis
Que de vagues couleurs et des traits peu précis.
Je préfère un sujet déterminé d'avance,
Et que du spectateur l'attention devance.
L'Iliade au génie offre plus d'un tableau
Qui, dès long-temps connu, sera long-temps nouveau.
Là puisant sans danger, tu deviendras sans peine
Le possesseur privé de ce commun domaine,
Si, lâche imitateur, copiste mal-adroit,
Tu ne vas point rouler autour d'un cercle étroit,
Dans ton drame en entier transporter le poème,

Forger tes propres fers, et t'en charger toi-même,
Et de ce joug honteux tremblant de t'affranchir,
Heurter contre la borne et n'oser la franchir.
Crains surtout d'imiter ce début emphatique :
« Je chanterai Priam et la guerre héroïque.... »
Voilà comme un auteur s'essouffle en arrivant.
L'outre se gonfle, crève, et qu'en sort-il ? du vent.
Un début simple et vrai pénètre mieux mon âme :
« Muse, dis ce héros qui, vainqueur de Pergame,
» Conduit au sein des mers par les dieux irrités,
» Vit des peuples lointains les mœurs et les cités. »
Ce n'est point cet éclat d'un feu sans nourriture
Que suit et qu'enveloppe une fumée obscure,
Mais un feu calme et vif, par degrés excité,
Que la fumée annonce et que suit la clarté.
Bientôt vous le verrez, surpassant ses promesses,
De son fécond génie épancher les largesses,
Peindre l'affreux cyclope et son antre inhumain,
Et l'horrible Antiphate ivre de sang humain.
Il n'ira point, chantant Diomède et sa gloire,
Du tison fatidique entreprendre l'histoire,

Ni m'offrir de la guerre, éclose au mont Ida,
Le germe contenu dans les œufs de Léda.
Je le vois déjà loin quand la carrière s'ouvre;
Il marche à pas pressés vers le but qu'il découvre,
Et des froids incidens abrégeant la lenteur,
Dans sa course il entraîne avec lui le lecteur.
Des forces qu'au talent la nature a prescrites,
Il connait l'étendue ainsi que les limites,
Et cherchant des sujets que le goût sait polir,
Quitte un ingrat détail qu'il ne peut embellir
La vérité, la fable avec art nuancées,
Dans son riche tissu brillent entrelacées,
Et se prêtant sans cesse un mutuel secours,
Vers un centre commun se ramènent toujours.
Toi, d'un juge éclairé chéris-tu les suffrages?
Jusques aux derniers vers veux-tu que tes ouvrages
Retiennent sans effort tout un peuple attentif?
Des âges différens suis le cours fugitif,
Et, sage imitateur, reproduis sur la scène
Ce mobile tableau de la nature humaine.
Imprimant sur le sol un pas plus assuré,

Déjà d'amis joyeux l'enfant s'est entouré :
Ses goûts sont inconstans ; son courroux, faible encore,
Dans le même moment bouillonne et s'évapore.
Libre enfin, le jeune homme, en ses fougueux désirs,
Veut des chars, des coursiers, du fracas, des plaisirs ;
Et, tandis que le vice, habile à le surprendre,
Empreint son doux cachet dans son ame encor tendre,
Contre un utile avis, par la raison dicté,
Il cabre avec orgueil son indocilité ;
Vain, prodigue, inconstant, à l'amour qui l'entraîne
Demain peut succéder le dégoût ou la haine.
De désirs mieux réglés l'âge mûr s'applaudit :
Il cherche les honneurs, les trésors, le crédit,
Même dans l'amitié veut trouver la puissance ;
Craint de perdre un seul pas, voit le but, et s'avance.
Mille maux pressent l'homme, au déclin de ses jours ;
Toujours accumulant et s'abstenant toujours,
Du plaisir, de l'espoir la vieillesse lassée,
Inhabile à jouir, défiante et glacée,
Sur l'âge évanoui jette un œil complaisant,
Rêve encor l'avenir et médit du présent.

Ainsi le temps nous presse et, prompt à disparaître,
Vient moissonner les fleurs que lui-même a fait naître.

. . . . . .

. . . . . .

On pourra, tour-à-tour, de chaque événement
Rendre le spectateur témoin ou confident.
Du récit toutefois la langueur inactive
Retient moins fortement l'attention captive
Que ces vivans tableaux dont le peuple enchanté
Se transmet les détails avec rapidité.
Mais il est des objets que bannit Melpomène,
Trop vils ou trop affreux pour occuper la scène.
Loin le festin d'Atrée et ses apprêts sanglans,
Et Médée en fureur égorgeant ses enfans!
Mon œil de ces tableaux et s'indigne et se lasse;
L'illusion s'enfuit; le dégoût la remplace.

. . . . . .

. . . . . .

Bannis du dialogue un quatrième acteur.
A la fable toujours intéresse le chœur,
Et que, tenant la scène occupée et remplie,

Au cours de l'action il se mêle et se lie.
Qu'il soit l'ami des bons; que son grave ascendant
Impose un frein utile au courroux imprudent;
Qu'il chante le fléau des discordes civiles,
La douce paix ouvrant les portes de nos villes,
D'un peuple ami des lois les paisibles destins,
La sage tempérance abrégeant les festins,
Aux sujets comme aux rois l'équité salutaire;
D'un secret confié sage dépositaire,
Qu'il implore le Ciel, afin que sa faveur
S'éloigne de l'orgueil et retourne au malheur.
La flûte, aux premiers temps, n'imitait point encore
Et le fifre perçant et le clairon sonore.
De sa voix seulement l'harmonieux concours
Prêtait aux voix du chœur un modeste secours,
Et son timide accent, comme une faible haleine,
Dans le cirque exhalé le remplissait sans peine.
Là se rendaient alors nos modestes aïeux,
Spectateurs recueillis, graves, silencieux.
Rome enfin s'agrandit, et bientôt la licence
Suivit à pas pressés le luxe et la puissance.

Dans un cirque bruyant tous les états mêlés,
Le noble et l'artisan, au hasard rassemblés,
Pouvaient-ils des vieux temps goûter la muse austère
Et conserver à l'art son premier caractère ?
Le choriste, pour plaire à des yeux ignorans,
De sa robe, à grand bruit, traîna les plis errans ;
La flûte aigrit sa voix, et bientôt Melpomène
Permettant au faux goût l'accès de son domaine,
De l'antique sybille, en ses contorsions,
Affecta le délire et les convulsions.

. . . . . .

. . . . . .

Sur un char vagabond la tragédie antique,
Pour la première fois apparut dans l'Attique.
Thespis la conduisait. Ses burlesques acteurs
A leurs fables déjà mêlaient d'informes chœurs.
La lie, à flots épais, de chaque personnage
Sous un masque vermeil déguisait le visage.
Eschyle à la déesse accorda, le premier,
Et la robe flottante et le cothurne altier;
Agrandit le théâtre et rehaussa la scène,

Et, d'un style pompeux, fit parler Melpomène.

. . . . . .

. . . . . .

Gloire à nos écrivains, de qui la noble audace
Des Grecs leurs devanciers abandonna la trace;
Qui marchant aux succès par de nouveaux chemins,
Romains, ont célébré les exploits des Romains,
Et dans leurs vers heureux, dignes d'un double éloge,
Illustré tour-à-tour la prétexte et la toge!
Oui, comme aux champs de Mars, dans le sacré vallon,
Il n'est point de laurier qui n'eût ceint notre front,
Si des auteurs latins la muse défiante
Retenait plus long-temps la lime patiente;
Plains ces vers que l'auteur, constant à s'admirer,
Dans le creuset du temps négligea d'épurer,
Et que dans maint endroit digne de la censure,
N'aura point traversé l'inflexible rature.

Aux poètes, pour peu qu'ils prouvent de raison,
Depuis que Démocrite a fermé l'Hélicon,
Dans vingt excès divers les voilà qui se plongent.
Leur barbe se hérisse et leurs ongles s'alongent.

Ils cherchent les déserts. Au fer industrieux
Ils se garderont bien de livrer leurs cheveux.
Leurs preuves, sans cela, ne seraient pas complètes,
Car c'est cet air crasseux qui fait les vrais poètes.
L'ellébore a pour eux triplé sa dose en vain :
Est-il du vrai génie un garant plus certain?
Ainsi, malheur à moi dont l'estomac débile
Se dégage au printemps des vapeurs de la bile.
Que de bons vers perdus! résignons-nous pourtant :
La pierre, sans trancher, rend l'acier plus tranchant.
Moi, conseiller oisif, d'une route ignorée
A nos jeunes auteurs j'aplanirai l'entrée;
Je dirai les périls et les écueils divers,
La source où le talent doit puiser les beaux vers,
Ce qui peut ou corrompre ou former le poète,
Où le bon-goût le guide, où le faux-goût le jette.
Pense avant que d'écrire; au temple d'Apollon,
Pour guide, en tous les temps, adopte la raison :
De l'objet au cerveau quand l'image est fixée,
Le mot obéissant suit bientôt la pensée.
Médite ces écrits qu'a respectés le temps,
De la sagesse antique immortels monumens.

Sais-tu bien, dans le cours d'une honorable vie,
Ce qu'attendent de toi l'amitié, la patrie ?
A l'armée, au conseil, guerrier ou magistrat,
Connais-tu les devoirs imposés par l'état ?
De quel pieux amour il faut chérir un père ?
Quelle place en ton cœur doit occuper un frère ?
Tu peux écrire alors. De tes vivans portraits
L'austère vérité consacrera les traits.
Quel qu'il soit, bien long-tems observe ton modèle,
Puis, saisis tes pinceaux, imite et sois fidèle.
S'il peint les mœurs du temps avec sincérité,
Un drame languissant, loin d'être rejeté,
Plaît mieux au spectateur, l'attache mieux encore
Que des vers à fracas la pauvreté sonore.
Les Grecs ont obtenu de la muse et des dieux
Le génie inventeur, les chants mélodieux,
Mais pour richesse unique ils amassaient la gloire ;
Et vous, peuple romain, est-ce là votre histoire ?
Ote une once de cinq. — Il reste un tiers. — Fort bien.
Tu sauras conserver, même augmenter ton bien.
J'ajoute une once encore, et j'ai ? — La demi-livre

A ces honteux travaux quand un peuple se livre,
Quand ces vils goûts, fléau des talens et des mœurs,
Comme une rouille impure ont rongé tous les cœurs,
Pouvons-nous espérer ces immortels ouvrages,
Dignes que le cyprès en conserve les pages;
Et qui, vers l'avenir prenant un noble essor,
Iront survivre aux temps qui ne sont pas encor?

. . . . . .

. . . . . .

Un livre sérieux charme peu la jeunesse;
Frivole, il doit déplaire à la froide vieillesse.
Heureux qui dans ses vers, agréable avec fruit,
Instruit quand il amuse, et plaît quand il instruit?
Son poème, honoré d'unanimes suffrages,
Traversera les mers et franchira les âges.

Mais dans cet art pénible on excuse aisément
L'auteur que son génie abandonne un moment.
Le luth, qu'un doigt léger sollicite et réveille,
D'un son faux quelquefois vient outrager l'oreille;
Le trait que dans les airs un bras ferme a lancé
Peut s'écarter du but que l'œil a menacé.

Quand par mille beautés un écrit m'a su plaire,
Irai-je m'indigner d'une faute légère
Que l'auteur fatigué, par faiblesse y laissa,
Ou que l'auteur distrait par mégarde y versa?
Mais je ris du chanteur dont la voix monotone,
En reprenant un air au même endroit détonne.
Je blâme avec raison le copiste ignorant,
Qui toujours est repris et toujours se méprend.
Brillant par intervalle un auteur inhabile
N'est encore à mes yeux que l'égal de Chérile,
Qui jusqu'à trois beaux vers peut aller cependant;
Mauvais par habitude et bon par accident;
Tandis que dans Homère un instant de faiblesse
Un oubli passager me surprend et me blesse.
Toutefois je l'excuse, et, certain du réveil,
Je pardonne au génie un instant de sommeil.

On pourrait aux tableaux comparer les poëmes.
Pour les juger tous deux les règles sont les mêmes;
L'un, de loin seulement pourra charmer vos yeux;
Aperçu de plus près, l'autre vous plaira mieux;
L'un cherche la lumière et l'autre s'en défie;

Orgueilleux d'un succès que le temps fortifie,
L'un dix fois demandé, dix fois nous charme encor,
Et de l'autre un seul jour aura borné l'essor.
Toi de qui la raison, soutien toujours fidelle,
S'unit pour te conduire à la voix paternelle,
Écoute, et qu'en ton cœur avec soin conservé,
Ce précepte important reste à jamais gravé.
Dans un utile emploi supporté sans colère,
Un talent médiocre aisément se tolère.
Si, parmi nous encor nul Romain n'égala
Le savant Aulius, l'éloquent Messala,
Orateur moins disert, juriste moins habile,
Au second rang placé je suis encore utile.
Mais l'auteur médiocre, en horreur en tous lieux,
Soulève contre lui les mortels et les dieux,
. . . . . .
. . . . . .
S'il frappe mon oreille au milieu d'un repas,
Un concert discordant est pour moi sans appas.
Convive fatigué, je hais et je dédaigne
Et les parfums grossiers, et le miel de Sardaigne

Offert pour l'exciter à mon goût nonchalant,
Toujours le superflu doit être l'excellent;
Telle est la poésie, et, dans cet art sublime,
Ne point toucher les cieux, c'est tomber dans l'abîme.
L'athlète mal-adroit doit fuir le champ de Mars,
Ou du cirque malin supporter les brocards:
Point de milieu. Mais vous, sans art et sans étude,
Sans qu'un faible talent supplée à l'habitude,
Vous voulez devenir poète! « Et pourquoi non?
« Que faut-il? n'ai-je pas, s'il vous plaît, un beau nom?
« Je suis riche, il me semble, et fort connu dans Rome;
« Noble, chacun le sait, et de plus honnête homme. »
Toi, demeure à jamais exempt de ce travers,
Et qu'Apollon préside à chacun de tes vers.
Ce n'est point tout encor. Pour ton nouveau poème
Consulte Métius, et ton père et moi-même.
Du livre impatient retiens neuf ans l'essor:
Tant qu'il est ton captif il t'appartient encor.
Plus tard, pleurant en vain d'un arrêt qui t'accable,
Tu voudrais rappeler le livre irrévocable.
Orphée, ami des dieux, prêtre de leurs autels,

A leur vile pâture arracha les mortels.
De là ces bruits fameux qu'en leur désert sauvage
Sa voix des tigres même apprivoisa la rage,
Qu'aux accens d'Amphion, harmonieux pouvoir,
La pierre obéissante apprit à se mouvoir;
Et s'éleva, docile à ce magique empire,
Sur des murs animés que construisait la lyre.
C'est le poète encor qui, premier magistrat,
Fixa les droits des dieux, de l'homme, de l'état,
Rendit l'hymen pudique, honora l'innocence,
Des amours vagabonds réprima la licence,
Et grava sur l'airain la menace des lois.
De ces chantres sacrés l'homme écouta la voix,
Il recueillit leur gloire, et, devant leur image,
Un éternel encens a fumé d'âge en âge.
Depuis, Tyrtée, Homère en leurs mâles accords,
Soufflèrent aux humains de belliqueux transports.
Bientôt la Poésie, au regard prophétique,
Monta sur le trépied de la sybille antique.
On la vit aux honneurs se frayant un chemin
Dans le palais des rois entrer, le luth en main,

Abréger les travaux par des chants salutaires,
Et détourner le cours de nos chagrins austères.
Tels furent ses bienfaits. Dans le sacré vallon,
Qui rougirait d'un art dont s'honore Apollon ?
Que doit-on demander au dieu de l'harmonie ?
Du talent sans culture, ou de l'art sans génie?
L'un de l'autre jamais ne pourra s'affranchir ;
L'un par l'autre tous deux ils pourront s'enrichir.
L'athlète qu'aujourd'hui plus d'un laurier décore,
A des succès lointains préluda, jeune encore ;
Il brava des saisons l'inflexible rigueur,
Et jamais le plaisir n'énerva sa vigueur.
Cet artiste fameux doit-il à la nature
De sa flûte aux doux sons la voix touchante et pure ?
N'a-t-il pas, exercé par des travaux constans,
Sous un maître sévère étudié long-temps ?

. . . . . .

. . . . . .

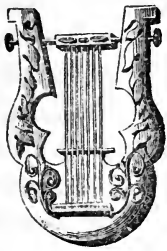
Tel qu'un crieur public, au milieu de la rue,
Des chalands amorcés rassemble la cohue ;
Tel de chaque auditeur soudoyant les transports,

Au séduisant appât de ses riches trésors,
Un poète opulent conduit à la curée
Des flagorneurs du jour la cohorte altérée.
A tes banquets admis, crois-tu que l'indigent
Deviendra pour tes vers un critique exigeant?
D'un procès dangereux ton crédit le dégage,
De sa franchise alors quel est pour toi le gage?
Comment voir si l'éloge ou sincère ou flatteur
S'adresse à l'écrivain plutôt qu'au bienfaiteur?
Ne va pas, à tes vers qu'il admire d'avance,
Le conduire enivré de joie ou d'espérance.
Il t'écoute d'abord avec dévotion,
Il pleure de tendresse et d'admiration.
Il saute, il bat du pied, il s'agite, il s'écrie :
Beau! sublime! divin! relisez, je vous prie.
Tels sont dans les convois ces éternels pleureurs
Versant d'un œil vénal des larmes sans douleurs.
Un éloge éclatant n'est jamais nécessaire;
Et le plus réservé n'est pas le moins sincère.
Les rois, pour démêler des vœux intéressés,
Forcent leurs favoris de boire à coups pressés,

Et, grâce au doux nectar, agréable torture,
La vérité s'échappe et plus libre et plus pure.
Vous fuyez, avec soin les sots admirateurs,
Et ce peuple renard d'insipides flatteurs.
Quand à Quintilius on lisait un ouvrage,
Revoyez, disait-il, ou changez ce passage.
— Je l'ai revu dix fois, et suis las d'essayer.
— Onze fois à l'enclume il le faut renvoyer.
Ou voulait le défendre au lieu de le refondre.
Il se taisait alors, et, sans daigner répondre,
Laissait l'auteur, épris de ses faibles travaux,
Se caresser lui-même et s'aimer sans rivaux.
L'ami vrai ne connait ni détours ni mollesse.
D'un style languissant il reprend la faiblesse;
Il gourmande un vers dur; d'un mot prétentieux
Il abat sans pitié l'essor ambitieux.
Il ne pardonne pas à ce terme équivoque;
De ce vers mal orné l'air négligé le choque.
Il ne dit pas: ces vers sont mauvais, j'en conviens,
Mais pourquoi chicaner sur des vers, sur des riens?
Il sait que le public, sans pitié, sans scrupule,

Rit toujours d'un auteur une fois ridicule.
Comme un fou dont Diane a troublé le cerveau,
Il va, livré sans cesse à quelque accès nouveau.
L'homme avisé le craint. Mais, partout, dans la rue,
La canaille effrontée et le suit et le hue.
Les yeux tournés au Ciel, courant sans savoir où,
Si, quand il guette un vers, il tombe en quelque trou,
Vous criât-il cent fois : Romains! miséricorde!
« Citoyens! vous dirais-je, à quoi bon cette corde?
» Restez. C'est un calcul au vulgaire étranger
» Dont vos soins bienfaisans pourraient le déranger.
» Un sage, comme lui bien digne de mémoire,
» S'est jeté dans l'Etna par amour de la gloire.
» Souffrez donc qu'un poète accomplisse son sort.
» Le sauver malgré lui, c'est lui donner la mort.
» Ce n'est point là d'ailleurs un accès de démence:
» Aujourd'hui délivré, demain il recommence. »
D'où lui vient pour les vers sa frénétique ardeur?
Tourne-t-il sous le fouet de quelque Dieu vengeur?
Dans l'asile des morts a-t-il troublé les manes,
Ou dans un lieu sacré porté des pas profanes?

Je ne sais ; mais je crains ses transports furieux.
L'ours a rompu sa chaîne. Où nous sauver, grands Dieux?
Le savant, l'ignorant, de l'horrible lecture
Craignent également l'effroyable torture.
Malheureux le mortel tombé sur son chemin!
Auteur infatigable et lecteur assassin,
Sur lui, sangsue avide, il s'acharne avec joie,
Et c'est gorgé de sang qu'il lâche enfin sa proie.



LE SIÉGE DE CORINTHE.

Note.

Cette imitation a été faite en commun avec Mr. A. Quételet.

LE SIÉGE DE CORINTHE.

(IMITATION LIBRE DE LORD BYRON.)

Il est minuit : la lune, en sa marche plus lente
Verse au sein des vallons sa clarté pâlissante :
Comme un vaste océan suspendu dans les airs,
L'azur des cieux se mêle au sombre azur des mers,
Et dans l'immensité reculant sa barrière,
Offre à l'œil étonné des îles de lumière.
Qui pourrait contempler tous ces flambeaux épars,
Et sur ce globe obscur ramener ses regards,
Sans vouloir s'élancer sur des ailes brûlantes,
Et prendre un noble essor vers leurs clartés brillantes ?
Agités mollement, les flots silencieux,
Balancent dans leur sein le spectacle des cieux ;
Et roulent quelquefois avec un doux murmure

Comme un faible ruisseau qui fuit sous la verdure.
Tout est calme.... les vents sommeillent sur les eaux :
On ne voit plus flotter les superbes drapeaux ;
Et, debout au milieu du camp de l'infidelle,
Comme un astre fatal, le croissant étincelle.
Souvent, interrompant ce silence profond,
Au nocturne signal la garde au loin répond ;
Et le coursier fougueux, plein d'une ardeur guerrière,
Hennit en secouant son épaisse crinière.
Tout-à-coup dans le camp s'élève un faible bruit,
Qui se prolonge au loin dans le sein de la nuit,
Semblable au bruit lointain, précurseur de l'orage,
Quand le souffle des vents fait frémir le feuillage.
C'est la voix du muzein, dont le chant solennel,
Répété par le camp, monte vers l'éternel ;
Il s'élève, semblable au chant mélancolique
Qu'exhale dans les airs la harpe fantastique
D'un génie inconnu, chantre mystérieux,
Qui traverse les airs sur son char nébuleux.
A ce lugubre chant, Corinthe épouvantée
D'un prophétique effroi tressaillit agitée ;

Ses pâles défenseurs du haut de leurs remparts
Promenèrent au loin de sinistres regards.
Il est de ces instans où dans le cœur de l'homme
Du sinistre avenir apparaît le fantôme,
Où le cortége affreux des noirs pressentimens
Vient du cœur indigné hâter les battemens;
Ainsi le voyageur, dans la nuit solitaire,
Frissonne au bruit plaintif de l'airain funéraire,
Comme si cette voix, qui dans l'air a gémi,
Lui révélait la mort d'un frère ou d'un ami.

Osmin veille : il est seul : une attente guerrière
Défend au froid sommeil de fermer sa paupière :
De la tardive aurore implorant le retour
Il tressaille, enivré de vengeance et d'amour :
Toutefois, de son cœur à l'allégresse en proie
Je ne sais quel remords vient attrister la joie.
Il se lève, assiégé de pensers accablants,
Et dans la plaine obscure il s'avance à pas lents :

Il marche; et d'un ciel pur l'invisible rosée

Rend un peu de fraîcheur à son âme embrasée.....
Déjà, près de Lépante, aux replis sinueux,
Delphe, en un vague obscur, apparaît à ses yeux,
Protégé de coteaux, brillant amphithéâtre,
Que la neige revêt d'un éternel albâtre.
Couronnant les hauteurs de son voile argenté,
Cette neige, insensible au souffle de l'été,
De la profonde nuit blanchit les sombres voiles
Et mollement rayonne au feu pur des étoiles.
Vers un commun tombeau rapidement chassés,
L'esclave et le tyran, de la terre effacés,
De leurs débris obscurs confondent la poussière;
Mais dans le pur éclat de sa fraîcheur première,
Cette neige immortelle et brillante à jamais,
Couvre encore des coteaux les radieux sommets;
Comme un pâle linceul qu'à regret fugitive,
Étendit sur les monts la liberté plaintive.

Le jour qui fut témoin de ses derniers adieux,
D'un triste et long regard, saluant ces beaux lieux,
Le front chargé d'ennuis, et de larmes baignée,

Dans sa propre patrie errante et dédaignée,
Elle voulait encor, du peuple d'autrefois
A ce peuple avili retracer les exploits;
Les stupides enfans de la Grèce abattue,
Des lauriers paternels ont détourné la vue :
Vain espoir! vains regrets! pour ne plus revenir,
Il a fui ce beau jour d'éternel souvenir,
Où les héros de Sparte, aux tyrans de l'Asie
Vendaient au prix du sang, l'accès de la patrie,
Et d'un noble sourire accueillant le trépas,
Au banquet des enfers suivaient Léonidas!

L'image d'une gloire, et si noble et si pure
Éveille le remords dans l'âme du parjure.
Quel nom doit-il léguer aux siècles à venir?
Vaincu, dans quels regrets vivra son souvenir?
Vainqueur, quel sang teindra ses lauriers funéraires!
Ennemi de son Dieu, meurtrier de ses frères....
Il s'arrête... On dirait, qu'échappés du trépas
Les débris des héros tressaillent sous ses pas
Si comme eux dans la tombe il espérait descendre!

Les pleurs de la patrie ont arrosé leur cendre,
Et l'œil respectueux de la postérité
Sur leur noble mémoire est encore arrêté.
Redits par les échos aux montagnes lointaines,
Soupirés des vallons, murmurés des fontaines,
Du trépas, de l'oubli leurs noms victorieux
Bravent du tems jaloux l'effort injurieux.
Les rochers, les vallons sont pleins de leur mémoire,
Le fleuve avec ses flots semble rouler leur gloire....
Et le ciel favorable à des débris si beaux
Du jour de l'esclavage affranchit leurs tombeaux.

Sur le bord de la mer Osmin rêve en silence,
Et bénit de la nuit la magique influence.
Cette orageuse mer, sans flux, sans changement,
Dans son vaste bassin roule éternellement :
Ses flots amoncelés, quand rugit la tempête,
A peine osent franchir le but qui les arrête :
Et pour les soulever au-dessus de leurs bords,
La lune dans son cours, s'épuise en longs efforts ;
Elle voit échouer sa puissance inutile,

Et sollicite en vain cette masse indocile :
Le roc à ses côtés entend l'onde mugir,
Il la voit à ses pieds s'élancer et mourir,
Et tracer chaque jour la ligne ineffaçable
Que ses flocons d'écume impriment sur le sable.

Là, se courbaient jadis des mortels inconnus
Sous les parvis sacrés d'un temple qui n'est plus,
Deux ou trois murs debout, que la mousse environne,
Quelques pierres sans art, plus loin une colonne,
Voilà tout : ces débris iront vers l'avenir
Sans avoir du passé gardé le souvenir.
Ainsi dans l'univers tout périt, tout s'efface;
Et le temps, qui s'enfuit, laisse à peine une trace
Des siècles écoulés aux siècles qui suivront.
Un jour nos descendans comme nous gémiront
Sur ces débris épars que le néant dévore;
Tout ce qu'ont vu nos yeux, ils le verront encore;
Des pierres, des tombeaux et des palais détruits
Que de faibles mortels, en passant, ont construits.

Sombre et fuyant en vain le remords qui l'accable,
Au pied d'une colonne il s'assied sur le sable;
Il gémit: dans ses yeux se peint l'abattement;
Et son front fatigué s'affaisse lentement.
Il rêvait, tout entier à son brûlant délire;
Quand soudain il entend une voix qui soupire:
D'où vient ce son plaintif qui se perd dans la nuit?
Est-ce le vent qui meurt avec un faible bruit
Sous ces rochers déserts, couronnés de verdure.
Il cherche autour de lui: tout dort dans la nature.
Il regarde la mer; mais la mer à ses yeux
N'offre qu'un pur cristal, où se peignent les cieux:
Il regarde les bois; dans les bois tout sommeille.
D'où nait-il ce soupir qui frappa son oreille?
Il regarde le camp; dans le camp les drapeaux
Du soldat endormi partagent le repos.
Aucun souffle ne vient effleurer son visage:
Aucun souffle ne fait balancer le feuillage,
Dont les masses au loin couvrent le Cythéron.
Qui donc a soupiré ce lamentable son?
Que voulait cette voix douce et mélancolique?

Inquiet et glacé par ce cri prophétique,
Il se retourne; il voit une jeune beauté
Triste et silencieuse, assise à son côté.
Frappé d'effroi, soudain il tressaille, il se lève:
« Ce n'est point l'ennemi; non! que vois-je? est-ce un rêve?
» Quel es-tu? D'où viens-tu? Pourquoi suivre mes pas
» Et venir affronter l'appareil des combats. »
Il veut tracer, en proie au remords qui l'accuse,
Le signe des chrétiens; mais sa main s'y refuse;
Pour calmer sa terreur, il l'invoque aujourd'hui;
Mais son Dieu le repousse et s'éloigne de lui.
D'un œil plus attentif il observe, il admire
Du fantôme léger la grâce et le sourire;
C'est Francesca! c'est elle! ô Dieu, vient-elle enfin
Jurer la foi promise et fixer son destin?
Immobile, il s'arrête.... Elle était belle encore,
Mais d'un moins vif éclat sa beauté se décore:
Son regard était doux, mais immobile et clair;
Comme un lac azuré que vient glacer l'hiver.
Messager autrefois des plus tendres pensées,
Le sourire avait fui de ses lèvres glacées:

Aux rayons de la lune et du ciel étoilé
Brillaient d'un mol éclat son sein demi-voilé,
Et ses bras demi-nus que ses cheveux à peine
Couvraient en ondoyant de leurs anneaux d'ébène.
De sa tête inclinée elle salue Osmin,
Et près de lui parler élève au ciel sa main,
Sa main dont les rayons de la pâle Diane
Auraient pu traverser le tissu diaphane.

« Oui, j'ai quitté pour toi mon paisible séjour:
Dit-elle, et dans ces lieux j'ai devancé le jour,
Je t'attendais ici; pour toi, seule et sans crainte,
J'ai fui, j'ai su tromper les gardiens de Corinthe;
Heureuse, j'ai voulu t'admettre à mon bonheur.
Reconnais-tu mes traits long-temps chers à ton cœur?
On dit qu'au sein des bois la vierge sans défense
Voit le lion s'enfuir devant son innocence:
Le Dieu qui m'inspira, le Dieu qui me conduit
Pour éclairer mes pas a veillé dans la nuit,
Et l'ange protecteur me couvrant de son aile
A dérobé ma fuite aux yeux de l'infidèle;

Il m'a de ton séjour révélé le chemin:
Je te parle, ô Raymond! te parlerais-je en vain?
Quand Dieu pour désarmer ton injuste colère
Daigne emprunter la voix qui te fut la plus chère,
Ce Dieu du haut du ciel nous contemple tous deux.
Pourquoi fuis-tu ma main? pourquoi crains-tu mes yeux?
O! quel crime a souillé ton âme généreuse!
D'un seul instant d'erreur que la suite est affreuse!
Mais pour te repentir Dieu t'accorde un moment:
Arrache de ton front cet infâme ornement;
Qu'un signe auguste et saint auprès de toi rappelle
L'ange de la clémence au vrai remords fidèle;
Alors et pour jamais nos tourmens vont finir,
Et le jour va briller qui doit nous réunir.»

— Pourquoi parler d'hymen, beauté chère et fatale,
Où donc dresseras-tu la couche nuptiale?
Sur ces débris de morts, horrible et vaste amas,
Que demain dans tes murs doit entasser mon bras?
Car demain c'est le jour promis à ma vengeance;
Dans Corinthe demain le massacre commence;

Et tous ces vils chrétiens dévoués à la mort,
Toi, ton père exceptés, accompliront leur sort.
Alors, ô Francesca, tout fumant de carnage,
Je guiderai tes pas vers un lointain rivage
Où du monde oubliés, d'un avenir plus doux
L'espoir consolateur rayonnera pour nous :
Mais avant tout Corinthe à mon pouvoir soumise,
Me paira les affronts dont m'accabla Venise,
Oh ! comme à mon aspect les lâches vont pâlir,
Quand ils verront ce bras, qu'ils croyaient avilir,
Renverser par le fer, abîmer dans la flamme
Leurs palais, leurs autels, témoins d'un culte infâme,
Semer partout le meurtre, et dans leurs murs en deuil,
Armé d'un fouet sanglant, les chasser au cercueil ! »
Insensible aux accens de sa voix courroucée,
Francesca sur sa main pose une main glacée;
Ce toucher le remplit d'une secrète horreur,
Et soudain, malgré lui, fait tressaillir son cœur.
L'apostat, combattant son trouble involontaire,
Veut en vain repousser cette étreinte légère
Et vaincre l'ascendant dont il est dominé;

Un pouvoir inconnu le retient enchaîné.
Vers son cœur oppressé son sang circule à peine :
Il demeure abattu, sans force, sans haleine;
Ses yeux sur Francesca se lèvent lentement,
Il la regarde.... ô ciel ! quel affreux changement !
Sa beauté plaît encor; mais le fond de son âme
Ne vient plus sur son front se peindre en traits de flamme,
Comme les feux du jour qui dans un lac d'azur
Rayonnent mollement sous un ciel toujours pur.
Sur ses lèvres de plomb sa voix mourante expire,
Et le froid de la mort a glacé son sourire,
Et les flots de son sang, arrêtés dans leur cours
Ne vont plus de son sein animer les contours :
Son œil est sans éclat, et sa vue insensible
Roule un regard éteint, mais égaré, terrible,
Et semblable au regard que lance un malheureux
Qui se lève agité par des songes affreux.
« Ne crois point, ô Raymond qu'aujourd'hui je réclame
Ces droits, que tu daignas m'accorder sur ton âme.
Lui dit-elle; renonce à ton projet cruel,
Non pour l'amour de moi, mais pour l'amour du ciel

Viens! fuis, il en est temps, de ce sentier du crime
Où chaque pas égare et conduit à l'abyme :
Le seigneur, sans retour, n'a point maudit ton sort ;
Sa pitié veille au ciel et n'attend qu'un remord.
Efface ton forfait par des larmes sincères :
Tombe au pied de ton dieu, tends les bras à tes frères ;
Tu verras la patrie à tes pleurs s'attendrir
Et du pardon pour toi les portes se rouvrir.
Au moins, si du Très-Haut la rigueur salutaire
Te condamnait encore à gémir sur la terre,
Dans l'espoir consolant d'un bonheur éternel
Tu reprendras courage en regardant le ciel.
Mais il est temps : vois-tu, près du flambeau nocturne
Qui prête à mes discours sa clarté taciturne,
Se glisser dans l'azur ce nuage argenté
Qui du disque brillant va voiler la clarté ;
Eh bien! quand dégagé de sa vapeur légère
L'astre pur de la nuit nous rendra sa lumière,
Si, toujours infléchi, tu n'a point dépouillé,
Ce turban criminel dont ton front est souillé,
Malheur à toi, Raymond! ton destin se consomme

Un équitable arrêt venge le ciel et l'homme.
Il suspend, il punit tes complots odieux;
T'efface de la terre, et t'interdit les cieux.

Osmin leva les yeux vers la voûte céleste;
Il vit, il reconnut le nuage funeste:
Immobile, rêveur, plein d'un effroi secret,
Long-temps il le suivit d'un regard inquiet.
Mais il reste inflexible. En son ame ulcérée
L'orgueil au repentir interdisait l'entrée.
Lui, de nouveau, servir ceux qui l'ont outragé!
Ce jour qui doit le voir et vainqueur et vengé
Le verrait obéir! et le glaive homicide
Tomberait à la voix d'une vierge timide!
« Non, dût-il recéler la foudre. — Il n'est plus tems!
Ce nuage fatal, qu'il éclate! J'attends..... »

Il dit, et cependant le paisible nuage
Poursuivait dans les airs son nocturne voyage.
De la lune un instant l'éclat s'est effacé;
Mais la faible vapeur s'éloigne.... elle a passé.

D'un feu plus doux alors Phœbé sembla reluire,
Resplendit dévoilée, et reprit son sourire.

Bien, dit-il : le retour me devient interdit :
J'attends en paix le sort que le ciel m'a prédit ;
L'humble roseau fléchit ; le chêne altier se brise ;
Et Raymond doit vouloir ce qu'a voulu Venise.
Toi, demeure.... Au courroux j'ai consacré ce jour,
Mais tout mon avenir appartient à l'amour.

Il dit ; et son regard, où la haine étincelle,
Plus paisible et plus doux est retombé sur elle....
Mais de quel trouble affreux son cœur est agité,
O terreur !... Francesca n'est plus à son côté.....
A sa propre fureur l'éternel l'abandonne.
Il regarde ; il ne voit que la blanche colonne,
Aux lueurs du matin s'élevant dans les airs
Et les débris épars sur la rive des mers.
Nul bruit n'a révélé sa fuite inaperçue.
Dans leur muet tombeau les flots l'ont-ils reçue ?
Où n'était-ce qu'une ombre ? et, dans son froid séjour

A-t-elle fui, tremblante aux premiers feux du jour ?
Il ne sait où fixer dans son incertitude,
De ses pensers errants la sombre inquiétude.

Mais le clairon résonne : et coursiers et soldats
S'éveillent, enflammés de l'ardeur des combats;
Et déjà le soleil, investi de lumière,
Des mers de l'Orient franchissait la barrière;
Comme si, des hauteurs de l'horison vermeil,
Il venait d'une fête éclairer l'appareil.

NÉRÉE.

NÉRÉE,

IMITATION D'HORACE.

Quand sur la vaste mer les vaisseaux de l'Ida
Conduisaient à Priam la fille de Léda,
Nerée au ravisseur, enivré de son crime,
Apparut tout-à-coup sur les flots mutinés.
Son bras enchaîna dans l'abîme
Les vents impétueux, d'obéir indignés;
Et du sombre avenir fatal dépositaire,
Au sein des flots silencieux,
Il chanta les destins que réservaient les dieux
A la cité de l'adultère.

Tremble! un courroux vengeur du ciel est descendu:
Tu fuis accompagné d'un effoyable augure.

Le sang effacera l'injure;
Aux cris de Sparte en deuil la Grèce a répondu.
Elle arme des héros qui, sous les murs de Troie,
D'un hymen criminel iront troubler la joie.

Qu'il te coûtera cher son funeste retour,
O Pergame! ô des dieux cité long-temps chérie!
Combien tu pleureras un jour
L'asile qu'accorda ton imprudent amour
A ce fléau de la patrie!
Dieux! quels chants de carnage et quels cris de terreur!
Je vois, je vois déjà l'appareil homicide,
Les soldats, les chevaux, tout baignés de sueur,
Et dans les cieux, Pallas préparant son égide,
Son char et sa fureur.

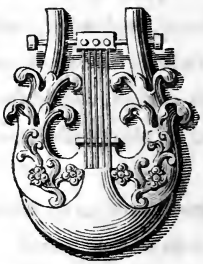
Sur l'appui de Vénus en vain tu te reposes,
Fugitif des combats par toi seul allumés;
En vain de tes cheveux que parsèment les roses
Roulent, en vagues d'or, les anneaux parfumés;
En vain au mol accent de la harpe légère,

Des vierges d'Ilion chantant les doux appas,
Tu crois échapper au trépas
Et du rapide Ajax éviter la colère:
Ton triomphe est d'un jour: il s'éclipse à jamais
L'astre qui séduisit Hélène;
Et tes cheveux souillés, ensanglantant l'arène,
Par un tardif opprobre expîront tes forfaits.
Regarde: sur tes pas le voilà qui s'élance
Cet Ulysse, l'horreur des enfans d'Ilion;
Du terrible Teucer vois-tu briller la lance?
Ici, vois-tu Nestor et plus loin Mérion!
Effaçant, jeune encor, la gloire paternelle,
Dioméde le suit, l'œil ardent de courroux,
Dans les champs du combat, formidable, il t'appelle
Et réserve pour toi ses plus terribles coups.

Comme un daim léger et timide,
A l'aspect imprévu du lion menaçant,
Oubliant le feuillage humide,
De rochers en rochers s'échappe en bondissant,
Tu fuis, palpitant d'épouvante,

Sur ton front s'étend la pâleur:
Nobles essais de la valeur
Que tu promis à ton amante!

Si le courroux d'Achille, éloigné de vos tours,
D'Ilion condamné retarde le supplice,
Il faut que l'arrêt s'accomplisse,
Et du sol phrygien, effacés pour toujours,
Les orgueilleux palais de la cité complice
Paîront l'appui coupable offert à vos amours.



LA JOURNÉE

D'UN SOUS-PRÉFET.

(FRAGMENS D'UNE COMÉDIE.)

LA JOURNÉE D'UN SOUS-PRÉFET.

ACTE Ier, SCÈNE III.

DORSANGE, BERTHAUT, *son secrétaire.*

DORSANGE.

Qui frappe en ce moment ? Quel est le téméraire ?...

BERTHAUT, *en dehors.*

C'est moi, monsieur, qui vous....

DORSANGE.

Qui ?

BERTHAUT, *ouvrant la porte.*

Votre secrétaire.

Mais de vous déranger je n'ai pas le dessein...

DORSANGE.

Entre, parle, et va-t'en.

BERTHAUT.

Hier, de grand matin,
Pour vous entretenir d'un objet d'importance,
Trois maires sont venus demander audience;
Vous déjeûniez alors....

DORSANGE.

Et que leur as-tu dit?

BERTHAUT.

Mais.... que vous déjeûniez.

DORSANGE.

Il a perdu l'esprit;
L'animal!

BERTHAUT.

Mais, monsieur, qu'aurais-je pu leur dire?

DORSANGE.

Que j'étais occupé: cela devait suffire.
Il est certains objets qu'on couvre du manteau;
Il faut qu'un sous préfet déjeûne incognito.

BERTHAUT.

Quelques heures après, vos campagnards reviennent.

DORSANGE.

Quelle obstination !

BERTHAUT.

En causant, ils m'apprennent
Qu'exprès pour vous parler, depuis quatre grands mois
Ils voyagent en vain pour la sixième fois.
Je vous fais, en leur nom, demander audience.

DORSANGE.

Poursuis.

BERTHAUT.

Votre valet m'apprend, en confidence,
Qu'ils sont venus sans doute ou trop tôt ou trop tard,
Et que, dans ce moment, vous jouez au billard.

DORSANGE.

Et qu'as-tu fait alors ?

BERTHAUT.

Poliment je les prie
D'attendre pour vous voir la fin de la partie;
Et j'ai cru....

DORSANGE.

Peste soit de l'esprit à l'envers !

BERTHAUT.

Aurais-je, par hasard, répondu de travers?

DORSANGE.

Accablé du fardeau qu'impose à sa grande âme
L'amour du bien public, qui l'inspire et l'enflamme,
Un magistrat prudent se permet quelquefois
Par un jeu modéré, d'en soulager le poids;
Mais ce délassement, devenu nécessaire,
Pour le peuple grossier doit rester un mystère,
Réponds aux importuns: « Monsieur, en ce moment,
S'occupe d'un travail pour le gouvernement;
Il est seul; et, malgré son caractère affable,
Dans ses jours de génie il est inabordable. »

BERTHAUT.

Un quart d'heure se passe; un bruit s'est élevé:
Des chevaux dans la cour ébranlent le pavé.
« Monsieur le sous-préfet ne pourra vous entendre,
Leur dis-je, vainement vous prétendez attendre;
Il sort en ce moment, pour cause de santé,
Suivi de trois archers, pour plus de sûreté.
Il est sûr de l'amour que le peuple lui porte;

Mais crainte d'accident, il préfère une escorte.
Si d'ailleurs un suspect se présente en chemin,
Monsieur pour le saisir a ses gens sous la main :
Il appelle cela faire, en passant, justice.
Ce n'est point, comme on voit, un frivole exercice,
Et vers un but moral dirigeant ses loisirs,
Il met tout à profit jusques à ses plaisirs. »
A huit heures enfin, je les vois reparaître.
« Monsieur le sous-préfet est visible peut-être ?
— Pas plus que ce matin. — Il n'est plus à cheval ?
— Non, sans doute, messieurs ? — Où donc est-il ? — Au bal.
Faut-il, pour vous parler, qu'il laisse là son monde ? »

DORSANGE.

Bavard, impertinent, que le ciel te confonde !

BERTHAUT.

Enfin ils sont partis, et tous trois, en sortant,
M'ont remis ce paquet qu'ils disent important.
Le voici....

DORSANGE.

Nous verrons.

BERTHAUT.

Essayez la lecture :

Cela ne coûte rien.

DORSANCE.

Quelle horrible écriture

Pas un mot d'orthographe, ô ciel ! tu le liras.

BERTHAUT.

Oui, monsieur ; mais ensuite ?

DORSANCE.

Eh bien ! tu répondras.

BERTHAUT.

Oui, monsieur ; mais comment ?

DORSANCE.

Dans le style ordinaire :

On pense ; on pourra voir ; on attend ; on espère :
Des mots à double sens, bien brouillés, bien confus ;
Un espoir si lointain qu'il vaut presqu'un refus.
Qu'un autre magistrat, au niveau de sa place,
De l'étude des lois se charge et s'embarasse,
D'un labyrinthe obscur fuyant le long détour,

Je ne lis pas de lois, j'en fais : c'est le plus court.
L'esprit vaste, fuyant une marche ordinaire,
Doit chercher des sentiers inconnus au vulgaire.

BERTHAUT.

Mais son estime enfin....

DORSANGE.

Je puis l'en dispenser.

BERTHAUT.

Mais que pensera-t-on ?

DORSANGE.

Je défends de penser.

SCÈNE IV.

DORSANGE, Mme DORSANGE, LE CHEVALIER DE MURVILLE.

Mme DORSANGE.

C'est un charmant jeune homme, au moins, que ce Murville :
Avec lui, dans une heure, on connaît une ville.

C'est un torrent qui coule, et ne tarit jamais ;
Tout est de son domaine : affaires et projets,
Les nouvelles du jour, les intrigues secrètes,
L'esprit des almanachs, l'essence des gazettes,
Les faux pas de l'amour, les revers de l'hymen,
Ce qu'on a fait hier, ce qu'on fera demain,
A quelle heure, pourquoi, dans quelle circonstance ;
D'où l'on vient, ce qu'on a, ce qu'on veut, ce qu'on pense :
Il fait tout, il voit tout, il sait tout, il dit tout :
C'est un jeune homme unique et je l'aime beaucoup.

. . . . . .

. . . . . .

MURVILLE (*entrant*).

Madame, j'ai l'honneur.....

Mme DORSANGE.

Monsieur.

MURVILLE.

J'ai l'avantage,
Monsieur le sous-préfet..., recevez mon hommage,
Madame, ce matin, comment va la santé?...
Fort bien ! J'en suis ravi.....

Mme DORSANGE.

Mais....

MURVILLE.

J'en suis enchanté.
Vous n'avez point sorti?

Mme DORSANGE.

Moi, non. Quelle nouvelle?

MURVILLE.

Nos cuirassiers, hélas! travaillent de plus belle.
De leurs galants exploits ils poursuivent le cours :
La ville retentit du bruit de leurs amours.

Mme DORSANGE.

D'un chevalier Français tel est le caractère,
Il faut toujours qu'il fasse ou l'amour ou la guerre.

MURVILLE.

Une dame d'honneur et que j'estime fort
Doit donner un grand bal à tout l'état-major.

Mme DORSANGE.

Peut-on savoir le nom?....

MURVILLE.

J'ai promis de le taire :
Ce bal n'est qu'un projet. Ce doit être un mystère,
Jusqu'au jour.....

Mme DORSANGE.

Quelle idée! et pourquoi ce refus?
Mystérieux! qui, vous? je ne vous connais plus.

MURVILLE.

Par un chef d'escadron sa fille est poursuivie;
En tout honneur.....

Mme DORSANGE.

Tant mieux, j'aime qu'on se marie.

MURVILLE.

Le jeune homme est pressé; mais sa mère, dit-on,
Qui le croit assez vieux pour un chef d'escadron,
Pour en faire un mari le croit trop jeune encore.

Mme DORSANGE.

J'ai déjà deviné.

MURVILLE.

Le couple qui s'adore,
S'est bien promis d'attendre; oui, mais en attendant....

La nature est bien faible, et l'amour bien pressant.
On dit que le jeune homme en son impatience,
A sur ses droits futurs empiété par avance;
Ainsi parle le monde : a-t-il tort ou raison?
Moi, je ne dis pas oui, mais je ne dis pas non;
Et si le couple heureux, en dépit de la mère,
Veut prendre l'avant-goût du bonheur qu'il espère,
Que pourrait-on répondre?

Mme DORSANGE.

Oh! mon Dieu, presque rien.

MURVILLE.

Tout ce qui finit bien, d'ailleurs, est toujours bien.

Mme DORSANGE.

Mais l'honneur de la fille?

MURVILLE.

Un rien vous embarasse!
Ne craignez rien pour lui; c'est un honneur tenace,
Qui plia bien souvent, mais jamais ne rompit.
Par les faux pas, d'ailleurs, la vertu s'affermit.
La sienne est éprouvée, et par plus d'un naufrage;
Cent fois coulée à fond, cent fois elle surnage;

Véritable phénix, qui, sans jamais souffrir,
Meurt toujours pour renaître et renaît pour mourir.
La mère cependant pour fixer la conquête,
A son gendre futur veut offrir une fête:
Quelque chose de neuf, de joli, de galant.
J'en suis l'ordonnateur : or écoutez mon plan.
Je suspends en tous lieux des guirlandes fleuries,
Des myrtes, des lauriers, et des allégories,
Des nœuds entrelacés, des chiffres amoureux,
D'un nœud plus doux encor gages mystérieux,
Et des bouquets de lys et des touffes de roses,
De la main du marchand nouvellement écloses.
Partout ces mots tracés : L'AMOUR ET LA VALEUR.....
Ce bal, sans me flatter, pourra me faire honneur :
D'abord, comme aux beaux jours de la chevalerie,
A la noble beauté que son cœur a choisie
Chacun des aspirans doit, avec loyauté,
Prêter serment d'amour et de fidélité :
Le tiendra qui pourra!... Le bal enfin commence:
Quel tableau ravissant! ah! j'en jouis d'avance.
Une furtive main fait battre plus d'un cœur,

Qui semble, en palpitant, reconnaître un vainqueur.
L'amour a coloré déjà plus d'un visage;
On s'anime, on s'échauffe, on ose d'avantage :
Viennent les doux aveux, et puis les doux refus;
Puis on livre une main qui promet encor plus;
Il est nuit.... les mamans s'endorment à leur place;
Enfin ....

Mme DORSANGE.

Modérez-vous, du reste on vous fait grâce.

MURVILLE.

Nous que la nouveauté ne peut plus embellir,
Ces brillans étrangers nous font un peu pâlir.
Il faut se consoler; et nous savons attendre :
Faute de mieux, un jour, on pourra nous reprendre;
Notre tour reviendra. Ces astres éclatans,
Météores d'un jour, ne brillent pas longtemps.
De ces preux chevaliers respectant le servage,
Nous accueillons en paix ces oiseaux de passage;
Nous respectons les droits de l'hospitalité,
Nous fiant, pour le reste, à leur légèreté.

Le jour enfin arrive, où des ordres rigides
Arrachent nos Renauds des bras de leurs Armides :
On pleure les amans, qui, par précaution,
Changent bientôt d'amour, comme de garnison.
Puis d'autres chevaliers vont consoler nos belles ;
Ils sont aussi galans, ils sont aussi fidèles,
Et préparent comme eux, pour prix de leurs succès,
Et de nouveaux plaisirs et de nouveaux regrets.
Mais vive l'habitude et la philosophie !
Chacune aime toujours, quoique toujours trahie.
Ainsi s'écoule en paix leur innocent loisir :
L'état a des sujets, l'officier du plaisir;
De tous ces changemens nos beautés se contentent;
L'amour anime tout; les familles s'augmentent;
Et nous autres bourgeois nous venons, un beau jour,
Réparer par l'hymen les erreurs de l'amour.

Mme DORSANGE.

On ne peut mieux penser.

MURVILLE.

C'est pure courtoisie.

Ici tous les guerriers ont droit de bourgeoisie.
C'est un droit qu'à la porte ils prennent en entrant :
C'est un droit qu'à la porte ils laissent en sortant.
Laissons-leur ces succès, nous avons eu les nôtres ;
Et quand j'étais hussard je n'en faisais pas d'autres.

Mr DORSANGE.

On prétend cependant, peut-être sans raison,
Que tous ces paladins, héros de garnison,
Grands hommes de boudoir, guerriers en espérance,
Aux fatigues des camps préludant par la danse,
Si le sort au combat les appellait un jour,
Feraient fort mal la guerre.....

Mme DORSANGE.

Ils font si bien l'amour!

CONSEILS DE M. LE SOUS-PRÉFET

A UN MAIRE,

SUR LA DIGNITÉ ADMINISTRATIVE.

Défaites-vous d'abord de cet air trop affable,
Qui sans vous faire aimer vous rendrait méprisable,
Marchez la tête haute et les yeux enfoncés,
La figure embrunie et les sourcils froncés.
. . . . . Etes-vous dans la rue,
Ne saluez jamais; attendez qu'on salue.
Chez vous, soyez rêveur, prenez des airs distraits,
Souriez rarement et ne riez jamais.
Prenez-y garde au moins : ce rire populaire
Serait un contre-sens sur les lèvres d'un maire.
Gardez en écoutant un silence douteux,
Tantôt approbateur et tantôt dédaigneux.
Puis, lorsque vous voyez, malgré votre air sauvage,
La conversation s'animer davantage,
Fouillez dans votre poche, et, tirant un brouillon,

Sur la marge tracez quelques mots au crayon.
Par-là vous ravirez toute la compagnie;
Et chacun aussitôt se dira : quel génie !
Dans votre cabinet empressé de courir,
Enfermez-vous souvent fut-ce pour y dormir.

. . . . . .

. . . . . .

Parlez peu, mais toujours impérativement :
La parole facile, et l'air sec et tranchant.
Si de vous réfuter on avait l'insolence,
Retranchez-vous soudain dans un noble silence,
Et qu'un regard apprenne au bavard interdit
Que vous ne parlez pas pour être contredit.

FRAGMENT

D'UNE

ÉPITRE.

EPITRE

SUR LE DOMAINE

ÉPITRE

SUR LE ROMANTISME.

Au banquet de la vie où l'admettent les dieux,
Il s'assied un instant, convive dédaigneux :
L'insurmontable ennui qui l'assiége à toute heure
Affadit ou corrompt chaque mets qu'il effleure.
Je le vois, jeune encor, rassassié de jours,
Et d'une mort précoce implorant le secours,
Passer en un moment, dans sa triste manie,
Du dégoût des plaisirs au dégoût de la vie.

. . . . . .

Comme un lis passager que l'art a fait éclore,
Faible et précoce enfant désavoué de Flore,
Et s'entr'ouvre et se fane, avant l'âge arrêté,
Devance le printemps et n'atteint pas l'été.

. . . . . .

Veux-tu, toi que captive un amour fantastique,
Savourer la douceur d'un baiser romantique?
Médite bien Nodier, et dans l'ombre du soir,
Quand sur son banc de mousse Emma viendra s'asseoir,
Détache une églantine humide de rosée:
Sur ses lèvres long-temps qu'elle reste posée;
Et toi la retirant, malgré son feint courroux,
Imprime sur la fleur un baiser chaste et doux.
Voilà du sentiment quelle est la quintessence;
Et comme il faut unir l'amour et la décence!

MORCEAUX

DIVERS.

LE SALUT DES AMES*.

Le jour tombait; dans un temple écarté,
Une lampe religieuse
A l'ombre épaisse opposait sa clarté;
Je l'aperçus : beaucoup de piété
Et quelque peu de curiosité
Guidaient mes pas. Une foule pieuse
Semblait attendre avec anxiété
Je ne sais quoi; mais son impatience
Se concentrait dans un dévot silence.

* L'automne dernier, dans la paroisse de St-Josse-ten-Noode, au moment où devait avoir lieu le *salut des âmes*, le curé, que retenaient ailleurs d'importantes obligations, fut hors d'état de se rendre à l'église. Le chantre déclara de sa pleine autorité que nulle des âmes du susdit hameau n'avaient en aucun temps habité le purgatoire, et que partant, les prières auxquelles les bonnes gens s'astreignaient d'ordinaire à cette époque devenaient à tout égard superflues; cet événement donna lieu au conte suivant.

D'une béate au modeste maintien,
Aux yeux baissés, au corsage chrétien,
A la pudique contenance,
Je m'approchai, désirant qu'il lui plût
Me dire en toute confiance
Ce que l'on attendait en ces lieux. — Le salut,
Me dit-elle; un salut que toutes les années,
Pour les âmes de nos aïeux,
Au purgatoire condamnées,
Chacun psalmodie en ces lieux,
De son mieux.
Car s'il est bon qu'il s'accomplisse
Cet arrêt dont le Ciel a frappé le pécheur,
Un salut bien chanté peut calmer le Seigneur,
Et de mille ans au moins abréger le supplice.
Et cependant, monsieur, hélas!
De charité pour moi j'en pleure,
Nous attendons depuis une heure
Notre curé qui ne vient pas.

Mais cette pieuse sortie

S'interrompt ; tout-à-coup s'ouvre la sacristie.
On regarde ; est-ce le curé ?
Non ; mais d'un blanc surplis paré,
C'est le chantre, l'œil égaré,
Qui de son vieux pasteur voudrait sauver la gloire,
Et l'air tout à la fois prophétique, effaré,
Harangue en ces mots l'auditoire :

« Frères, notre curé ne viendra pas. — Pourquoi ?
— Gardez-vous d'accuser ou son zèle ou sa foi ;
Hier, comme il dormait, ce n'est point une histoire,
Et tout mon récit est notoire :
Un ange des plus radieux,
En habit des plus somptueux,
A daigné paraître à ses yeux :
« Curé, dit-il, daigne m'en croire ;
» De ce faubourg les habitans,
» Du formidable purgatoire
» Ont esquivé dans tous les tems
» Le domicile expiatoire ;
» Et, maintenant comme jadis,

» Leur âme, en s'échappant de cet obscur taudis
» Qu'on nomme un corps parmi vous autres,
» Siége auprès des démons, ou non loin des apôtres;
» Dégringole en enfer ou grimpe en paradis. »
— Frères, vous entendez, c'est Dieu qui vous dispense
De marmoter un *oratorio*
Languentibus in purgatorio ;
Vous y consentirez, je pense.
S'il est d'autres captifs dans ce lieu de douleurs,
A leur sort réservons nos pleurs ;
Mais quelle que soit leur angoisse,
Il est inutile, chrétiens,
De prier Dieu pour des vauriens
Qui ne sont pas de la paroisse. »

LE CLAQUEUR,

ANECDOTE.

Le *Méfiant* * trois fois représenté,
Trois fois avait assommé l'auditoire :
Un connaisseur, assis à mon côté,
Y bâillait fort, comme vous pouvez croire;
Et toutefois à ses longs bâillemens
Il unissait longs applaudissemens.
Tout étonné : « Quel démon vous travaille,
Lui dis-je alors, et perdez-vous l'esprit?
Doit-on, monsieur, applaudir quand on bâille,
Doit-on bâiller lorsque l'on applaudit? »
Applaudissant et bâillant de plus belle,
Il me répond : « Je fais ce que je dois;
Force m'est-il de bâiller; mais il gèle;
Et j'applaudis pour m'échauffer les doigts. »

(*) Comédie de M. Tiste, représentée à Bruxelles en 1824.

A L'AUTEUR

D'UN POÈME INTITULÉ

L'INFANTICIDE.

Bien que la loi tout autrement décide,
Je plains beaucoup ta jeune infanticide,
Se confessant, d'un ton plein de candeur,
D'avoir noyé son enfant par pudeur.
Que l'imiter serait bien ton affaire !
Modeste auteur de froids versiculets,
Si tu n'as pu t'empêcher de les faire,
Dès qu'ils sont nés du moins étouffe-les.

ÉPITAPHE.

Ci-git un abbé débonnaire ;
Cinq constitutions l'ont appelé : Mon père!
Sans y comprendre la dernière ,
Qu'en arrivant dans le saint lieu,
Il a dessein d'offrir à signer au bon Dieu.
Arbitre expert en dédicaces,
D'un temple par lui peu hanté :
Du livre de la liberté
Il a fait toutes les préfaces ,
Et ne l'a jamais feuilleté.

ÉPIGRAMME

SUR LE PORTRAIT D'UN GRACIEUX GÉNÉRAL.

D'où vient cet air d'étonnement
Sur ce noble visage où resplendit la gloire ?
C'est qu'il fut peint probablement
Le lendemain de sa victoire.

COMMENT S'EST FAIT

LE DIX-HUIT BRUMAIRE.

J'AURAIS besoin d'argent.—Vendons, quoi ? mon château ?
Non, ma foi. — Mon hôtel ? Il est si magnifique !
J'y tiens.—Ma ferme? Oh ! non.—Ma foi, puisqu'il le faut,
Tout scrupule levé...., vendons.... la république !

LE POÈTE BON HOMME.

ÉPIGRAMME.

Il a ce rire obséquieux
Qui ne prouve point l'allégresse ;
Il a ces pleurs officieux
Qui ne prouvent point la tristesse.
Et, toutefois, pour son bon cœur
Chacun en ces lieux le renomme :
Mais Damis, voilà le malheur,
Damis qui passe pour bon homme
N'a pu passer pour bon auteur.

VERS

ATTRIBUÉS A M. DE MARCELLUS.

Pacifique sujet, bien qu'écrivain massacre,
Je reprends mon doux luth, pour célébrer le sacre;
Français, chantons en chœur le roi que nous oignons;
Il est pour nos malheurs un divin cataplasme,
Et nous fait répéter avec enthousiasme :
Le lys est, après l'ail, le plus beau des oignons.

LE LIBRAIRE ET L'AUTEUR.

Damon libraire, auteur d'écrits plus ou moins plats,
En vend qu'il ne fait point, en fait qu'il ne vend pas.

L'ABSOLUTION GÉNÉRALE.

Vers la Noël le député Frappart,
S'agenouillait, tout plein de repentance,
Au tribunal qu'on dit de pénitence.
Son confesseur, l'ayant ouï, repart :
« Gens tels que vous sont toujours absolvables.
» A la tribune, où si bien vous prêchez,
» Preuve avez fait de talens ineffables;
» Et c'est pourquoi, mon fils, tous vos péchés
» Vous sont remis, sans excepter vos fables. »

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

En achevant la litanie
Du bienheureux nom de Jésus,
Hier un bon Flamand ajoutait par-dessus :
Délivrez-nous, Seigneur, de votre compagnie.

ÉPITAPHE

D'UNE JAMBE ENTERRÉE A WATERLOO.

Au jour du grand réveil des morts,
Que j'aurai de chemin à faire
Pour aller rejoindre mon corps
Qui doit m'attendre en Angleterre!

CHARADE.

Le joueur maudit mon premier
Quand il trahit son espérance ;
Ce n'est point par la tolérance
Que l'on voit mon second briller ;
Et Monsieur Peyronnet, s'il consultait la France,
Serait bien vite mon entier.

LE DÉSIRÉ.

L'Europe qui l'amène en France
Nous le vend bien plus que son prix
Mais pouvait-on, en conscience,
Marchander avec des amis ?
De ce cadeau quel que soit l'avantage,
Le Français, maître de son bien,
Du Désiré n'eût pas voulu, je gage,
Quand on l'aurait donné pour rien.

POUR LE PORTRAIT

DU FAU LISTE IGNATIUS.

Le fabuliste qu'on renomme
Et dont vous contemplez les traits,
C'est un bon homme, au jésuitisme près;
Au talent près, c'est le bonhomme.

VINGT ANNÉES D'UN BON ROI.

La France, aujourd'hui sa victime,
Gémit et regrette *in petto*
Le temps où son prince anonyme
La gouvernait *incognito*.
Il tient tout un peuple en souffrance
Depuis neuf mois, mais je prétends
Qu'il a régné du moins vingt ans
Pour le plus grand bien de la France.

LE CONSERVATEUR.

Vieux abus, vieille politique,
Vieux parchemins, vieux concordats,
A tout conserver il s'applique,
Hormis ses abonnés qu'il ne conserve pas.

SUR L'ORDRE DE LA JARRETIÈRE,

DONNÉ A UN GRAND PERSONNAGE.

Ornement précieux, qui lui ceins le genou,
Puisses-tu quelque jour remonter à son cou !

A LÉONTINE FAY.*

Au rendez-vous, oui, je serai fidèle ;
Dans cinquante ans ici je reviendrai ;
Dans cinquante ans je vous applaudirai.
Du temps sur vous que peut la faulx cruelle ?
Oserait-il, dans son cours inhumain,
Flétrir des fleurs qu'il n'a point fait éclore ?
Et le talent qui n'eut jamais d'aurore
Peut-il jamais connaître de déclin ?

* Dans le vaudeville final du *Mariage enfantin*, elle invitait le public à revenir l'entendre dans cinquante ans.

A M. *** QUI ME NOMMAIT

APOSTAT DE MARS.

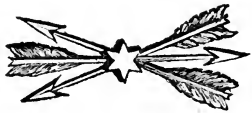
D'un très-ignoré prolétaire
Je reçois le nom d'apostat ;
A ce compliment littéraire
Il voudrait bien qu'on ripostât ;
Je crois même que ce pied-plat,
Obscur ami de la lumière,
Pour perdre un peu de sa poussière
Serait charmé qu'on l'étrillât.
Mais, qu'il me blâme, ou qu'il me loue,
Je n'ai pas pour lui de sifflet :
Il me tendrait dix ans la joue,
Qu'il n'obtiendrait pas un soufflet.

LE DOUBLE PHÉNOMÈNE.

L'eau dont l'hiver à resserré la masse,
Sur le brasier s'échauffe et bouillonne à grand bruit.
Juvénal que Méchin traduit
Sent tous ses feux se convertir en glace.

ÉPITAPHE D'UNE JEUNE FILLE.

Dans ce bocage Eglé repose;
C'est dommage; elle avait, dit-on,
De l'âme comme un papillon,
Et de l'esprit, comme une rose.



LE VRAI STYLE LAPIDAIRE.

D'une inscription funéraire
Que composa Brédouille en latin bas-flamand,
Chacun disait : Voilà le style lapidaire!
Lapidaire, il est vrai, car il est assommant.

LA DÉFENSE EXPLIQUÉE.

Je reconnais ainsi que vous
Le pouvoir et les droits d'un père;
Mais expliquons mieux, entre nous,
La loi que dicta sa colère.
En me défendant désormais
De reparaître en sa présence,
Il ne m'a défendu jamais
De reparaître en son absence.

L'AMI PYRAME.

Il me déteste au fond de l'âme ;
Mais son courroux n'est point fatal ;
Il est si bon, l'ami Pyrame,
Que quand il sale une épigramme
On croit qu'il sucre un madrigal.

SUR LE VALMORE

DU MÊME AUTEUR.

Mon Valmore est trop court, je crois',
Disait hier l'ami Pyrame :
De deux actes en sus je ralonge mon drame.
—Ami, fais mieux encor, raccourcis-le de trois.

LE POÈTE PASTOUREAU.

Bien innocent est Pastoureau;
Rarement à mordre il s'attache;
Mais, maint barbarisme nouveau
Lui doit le jour; cela nous fâche.
Quand il écrit, c'est un agneau,
Mais ce n'est pas l'agneau sans tache.

LE MAUVAIS VOISIN.

Boursicot le rimeur à l'écouter m'invite;
Pour lui, se déclamer est, dit-il, un besoin.
Si Boursicot a la pituite,
Ne saurait-il cracher plus loin?

SUR LE VIGNOBLE DE M. A....

Ne forçons pas notre terrein,
Rien n'y pousserait avec grâce.
Jamais les brouillards, quoiqu'on fasse,
Ne feront murir le raisin.

SUR LE VIN DE M. A....

A*****, le faiseur de merveilles,
A*****, la terreur des gourmets,
Met sa gloire dans des bouteilles
Qu'on ne débouchera jamais.

LE BOCAGE ET LE BOUDOIR.

Le boudoir est un temple où l'altière beauté
Que l'illusion déifie,
S'humanise avec dignité.
A l'amour on y sacrifie
Moins souvent qu'à la vanité.
Le bocage, au contraire, où j'ai conduit Estelle,
Où j'ai désarmé sa pudeur,
N'est qu'une modeste chapelle ;
Mais j'y priai de si bon cœur!

SUR UN MÉCHANT POÈTE,

MÉCHANT DÉCLAMATEUR.

Son ton lugubre et funéraire
A l'ennui sait nous préparer ;
Sa voix semble sortir de terre,
Et ses vers semblent y rentrer.

TABLE

DES MORCEAUX

CONTENUS

DANS CE SECOND VOLUME.

CHANSONS.	PAGES
Cadet buteux au congrès.	5
Je m'en souviens. Je ne m'en souviens pas.	21
On n'entre plus.	27
Le Sacre de Charles IX.	33
Voilà pourquoi j'ai déserté.	39
La Barque d'Hymen.	45
L'Amour et l'Hymen.	49
Dithyrambe parisien.	55
Les Francs-Maçons.	61

FABLES.

Le Villageois et les Abeilles. 69
L'Huile et le Vinaigre. 73
La Rose et l'Immortelle. 79
L'Enfant et l'Ortie. 85
Le Tapis et le Paillasson. 91
L'Araignée. 97

FRAGMENS et TRADUCTIONS.

Art poétique d'Horace. 103
Le Siége de Corinthe. 131
Nérée. 151
La Journée d'un Sous-Préfet. 157
Fragment d'une Épitre. 177

MORCEAUX DIVERS.

Le Salut des Ames. 181
Le Claqueur. 185
A Cl... sur son poème de l'Infanticide. 186
Épitaphe. 187
Épigramme. 188
Comment s'est fait le 18 brumaire. 189

Le Poète bon homme. 190
Vers attribués à Mr de Marcellus. 191
Le Libraire et l'Auteur. 192
L'Absolution générale. 193
La Compagnie de Jésus. 194
Epitaphe d'une Jambe. 195
Charade (*démissionnaire*). 196
Le Désiré. 197
Pour un Portrait. 198
Vingt années d'un bon Roi. 199
Le Conservateur. 200
Sur l'ordre de la Jarretière. 201
A Léontine Fay. 202
A M***. 203
Le double Phénomène. 204
Épitaphe d'une jeune Fille. 205
Le vrai Style lapidaire. 206
La Défense expliquée. 207
L'ami Pyrame. 208
Valmore. 209

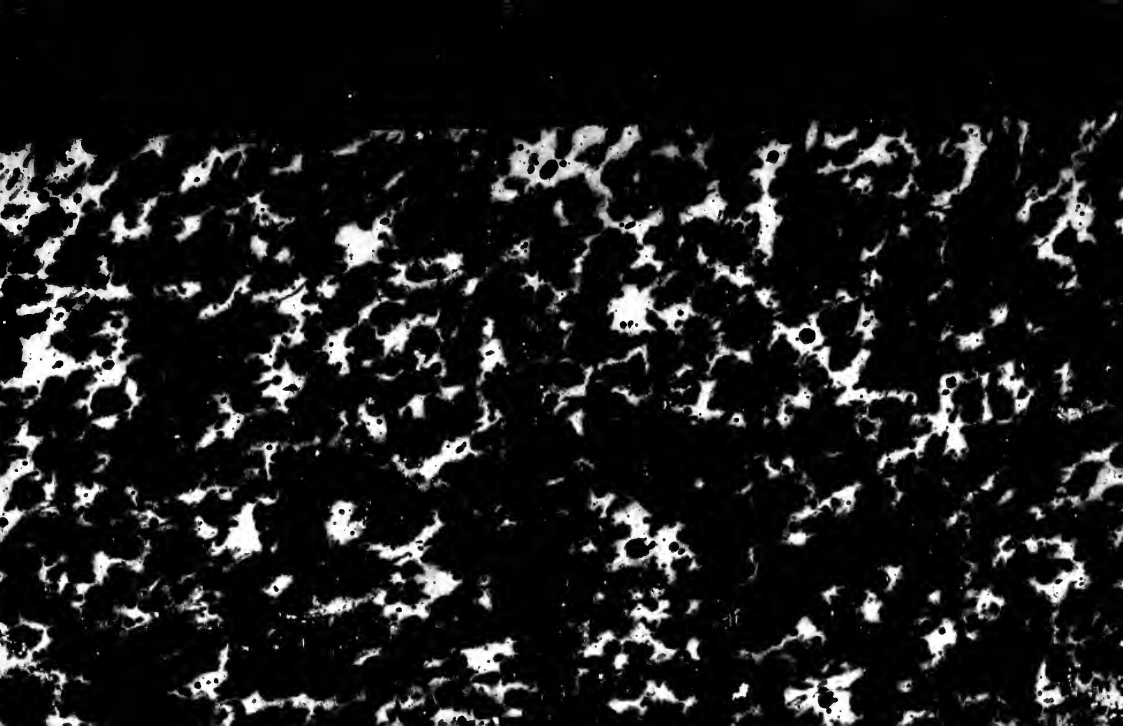
Le Poète pastoureau. 210
Le mauvais Voisin. 211
Sur le Vignoble de M. A*****. 212
Sur le Vin de M. A*****. 213
Le Bocage et le Boudoir. 214
Sur un méchant Poète. 215

FIN DE LA TABLE.

CE

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Lib
University of
Date d

a39003 002549177b

CE PQ 2256
.F48A17 1826 V002
COO FROMENT, CHA POESIES.
ACC# 1222614